

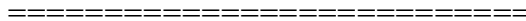
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME PREMIER
(HARIPARVAN)

3ème Thème – Lectures 25 à 34

Les rois légendaires (Soma, Pourouravas, Amâvasou, Kchatravridha, Yayâti, Cakcheyou, Câtavîrya, Courou, Vrichni,)

VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE SOMA.

Vêsampâyana dit :

O roi, le père de Soma fut le divin Richi, nommé Atri¹, qui naquit quand Brahmâ de sa pensée forma la première création. Atri se trouva bientôt entouré d'une foule d'êtres de toute espèce qui étaient ses enfants. Grand par ses oeuvres, ses pensées, ses paroles, bon envers toutes les créatures, animé par la dévotion, parfait dans ses actions, il était devenu pour les choses du monde insensible comme le bois et la pierre². Il pouvait pour se mortifier tenir constamment son bras élevé³ ; les feux de sa pénitence l'entouraient d'un brillant éclat ; et pendant trois mille ans, dit-on, il avait supporté la rigueur de ces austérités incomparables. Tandis que ce vertueux personnage demeurait les yeux fixes et immobiles⁴, subissant toutes les privations de la continence⁵, son corps produisit la substance de Soma : cette substance, animée de son esprit, s'éleva vers sa tête, et sous la forme d'eau coula de ses yeux, illuminant les dix déesses qui président aux dix points de l'horizon. Celles-ci recueillirent ce germe, et toutes réunies le conçurent en leur sein : mais elles ne purent l'y garder longtemps. Il tomba promptement, entouré de lumière, éclairant

¹ Toute cette lecture est une fable astronomique, dont il faut chercher l'explication dans les phénomènes célestes. Je ne donnerai pas au lecteur mes propres conjectures, dans la crainte de l'induire en erreur. Je le prie seulement de remarquer que tous les personnages dont il sera question appartiennent à la sphère céleste. Somâ c'est la lune. Atri est une des sept étoiles qu'on appelle les sept Richis et qui forment la constellation de la grande Ourse M. Colebrooke (Rech. asiat. t. IX, pag. 338) nous apprend qu'Atri est une des étoiles du carré, au coin du N. E.. Wilford (*ibid.* pag. 83) dit que c'est l'étoile γ . Vrihaspati est la planète de Jupiter ; Ousanas ou Soucra, c'est Vénus, et Boudha, c'est Mercure. Târâ est un mot par lequel on désigne une étoile.

² C'est là une qualité du pénitent arrivé à la perfection. On cite comme exemple de cette insensibilité ces Mounis, autour desquels des fourmis forment et construisent leurs habitations sans être dérangées par aucun mouvement. Voyez Sacountalâ, act. VII

³ Genre de mortification encore très-commun dans l'Inde. Par suite de cette habitude contractée en esprit de pénitence, les articulations du bras s'endurcissent tellement qu'on ne peut plus l'abaisser.

⁴ C'est ici un privilège des dieux, dont la paupière est toujours fixe. Voyez à ce sujet une note de M. Wilson, dans sa traduction du théâtre indien, acte IIIe de Vicramorvasî.

⁵ Le pénitent qui se livre à cet acte de mortification s'appelle Ourdhwârâtas.

le monde de ses froids⁶ rayons, embryon destiné à féconder un jour la nature. Ainsi comme les déesses ne pouvaient porter ce fruit, avec elles il descendait rapidement vers la terre. A cette vue, le père du monde, Brahmâ, retint Soma dans sa chute, et le fit monter sur un char pour le plus grand avantage des mortels. Considéré comme l'essence même des Vèdes⁷, animé par un zèle pieux, et riche en vertus, il s'avance sur ce char traîné par mille⁸ chevaux blancs : tel est le récit de la tradition. En voyant le noble ils d'Atri, les sept fils de Brahmâ, ces fils issus de sa pensée, se mirent à chanter ses louanges. Les enfants de Bhrigou et d'Angiras, les Ritchas, les Yadjours, les Sâmas, les Atharvas⁹ se joignirent à leurs transports. Soma, célébré par eux, brilla de tout son éclat, et les trois mondes éprouvèrent un heureux accroissement. Son char illumine la terre que borne au loin l'Océan. Vingt-une fois¹⁰ il reprend sa glorieuse carrière en tournant par la droite. A mesure qu'il éclaire le monde de ses rayons, les plantes naissent et brillent de l'éclat qu'elles lui empruntent, ces plantes qui doivent servir à la nourriture des trois mondes, et au soutien des quatre castes. Car Soma est le protecteur des mondes, ô prince : ce dieu acquérant chaque jour plus de force et par les éloges qu'on lui adresse et par ses propres oeuvres, se soumit aux rigueurs de la pénitence pendant des milliers de padmas¹¹ d'années. Il est le trésor où puisent ces déesses¹² dont les ondes dorées sont le salut de la terre, et c'est pour cela qu'on l'appelle Vidhou¹³. Brahmâ, dans sa sagesse suprême, le fit roi des semences et des plantes, des Brahmanes et des eaux. Soma fut solennellement consacré souverain d'un si puissant domaine, et les trois mondes furent remplis de sa lumière incomparable.

Le fils des Pratchétas, Dakcha, donna au dieu qui préside à la lune ses vingt-sept filles célèbres par leur vertu, et connues sous le nom de Nakchatras.

Soma, le plus illustre de ceux qui distribuent la boisson du sacrifice¹⁴, fut à peine monté sur le trône, qu'il se disposa à faire la cérémonie du râdjasoûya, pour laquelle cent mille

⁶ L'imagination des poètes indiens donne de la fraîcheur aux rayons de la lune, et fait naître le cristal de ces mêmes rayons congelés. Voyez dans Wilson le mot *Tchandracânta*.

⁷ वेदमयः : *Védamayah*.

⁸ Ordinairement, le char de la lune n'a que dix chevaux.

⁹ Ces différents êtres ne sont que les diverses parties des Vèdes personnifiées. Nous avons déjà vu les Ritchas, IIIe lect. note 3o.

¹⁰ Je ne sais à quoi peut avoir rapport ce nombre 21, ou plutôt trois fois 7, suivant le texte. On compte 30 jours lunaires ou *tithis* : peut-être déduit-on ceux pendant lesquels la lune est obscure. Voyez dans les Rech. asiat. t. VII, pag. 252, un passage des Vèdes où les bûches du foyer sacré sont au nombre de 21

¹¹ Ce mot est un nombre exagéré, équivalent à dix billions. Une note du manuscrit bengali exprime cette idée en disant que *c'est comme une montagne d'années*. Je n'ai donc pas dû croire qu'il fût ici question de cette ère nommée *Padma calpa* qu'inventa Sri Dhara Padma, il y a huit à neuf cents ans, et que cite Bentley (Rech. Asiat. t. VIII, pag. 196).

¹² Ces déesses me semblent être les rivières : voilà pourquoi j'ai parlé de leurs ondes. Mon texte ne portait qu'une épithète हिरण्यवर्णा, *hiranyavarnâ*, dont M. Wilson, dans son Dictionnaire, forme un nom qu'il attribue aux rivières.

¹³ Cette étymologie du mot *Vidhou* ne semble pas d'accord avec celle que donne M. Wilson : il paraît que le poète regarde ce mot comme composé de वि et de धा.

¹⁴ Cette boisson porte le nom de *soma*. Il en a été question déjà plusieurs fois.

présents étaient préparés. Celui qui y chantait le Rig-véda (Hotri)¹⁵, c'était le divin Atri ; le divin Bhrigou y lisait l'Yadjour (Adhwaryou) ; Hiranyagarbha y récitait les prières du Sâma (Oudgâtri) ; Brahmâ y faisait les fonctions d'officiant (Brahman)¹⁶ ; Hari Nârâyana lui-même y remplissait l'office de directeur suprême (Sadasya), entouré de Sanatcoumâra et des principaux Brahmarchis. Soma donna, dit-on, les trois mondes pour présent à ces Brahmarchis et au dieu qui dirigeait le sacrifice. Il était assisté de neuf déesses, la Veille de la nouvelle lune (Sinî), la Nouvelle lune (Couhoû), la Lumière, la Prospérité, la Splendeur, la Richesse, la Gloire, la Constance et la Fortune (Lakchmî).

Après s'être acquitté de la cérémonie qui complète le sacrifice¹⁷, heureux et chéri de tous les Dévarchis, il brilla parmi les rois dont il était le souverain, étendant sa lumière sur les dix régions du ciel. Mais à peine eut-il obtenu cette domination si difficile à acquérir, et que les Mounis eux-mêmes avaient sanctionnée de leurs bénédictions, que sa raison se troubla, égarée par l'orgueil. Il enleva la glorieuse épouse de Vrihaspati, nommée Târâ, manquant ainsi au respect qu'il devait au fils d'Angiras. En vain les dieux et les Râdjarchis vinrent-ils le prier de réparer cet affront : il refusa de rendre Târâ. Le précepteur des dieux, Vrihaspati, fut indigné de sa conduite, (et lui déclara¹⁸ la guerre.) Ousanas se mit dans l'arrière-garde du fils d'Angiras ; il avait été le disciple de Vrihaspati, plutôt que de Bhrigou son père. Le dieu Roudra lui-même, par amitié pour son maître outragé, prit le commandement de cette arrière-garde et s'arma de son arc appelé Adjagava. Il lança contre les dieux (partisans de Soma) un trait redoutable nommé Brahmasiras¹⁹, qui abattit tout leur orgueil. Alors se livra ce combat terrible auquel Târâ a donné son nom²⁰, combat sanglant, également funeste aux Dévas, aux Dêtyas, et aux mondes. Ceux d'entre les dieux qui avaient échappé, et les Touchitas²¹, se présentèrent devant Brahmâ leur protecteur, maître suprême et éternel. Ce dieu arrêta Ousanas et Roudra, et rendit lui-même Târâ au fils d'Angiras. Mais Vrihaspati s'étant aperçu qu'elle était enceinte, lui dit : « Le sein de ma femme ne doit point garder ce fruit ». Aussitôt il la débarrassa avec violence d'un enfant, qui devait un jour être terrible pour ses ennemis, et qui brilla comme un feu qui tombe sur une jonchée de roseaux. A peine était-il né que déjà il avait toute la beauté des dieux. En ce moment les Souras indécis dirent à Târâ : « Déclare la vérité ; de qui est-il fils ? de Soma ou de Vrihaspati ? » A cette question des dieux elle ne répondit rien de satisfaisant : son fils lui-même allait la punir par une imprécation. Brahmâ le retint, et interrogea cette épouse embarrassée : « Târâ, lui dit-il, explique-toi sur la vérité. De qui est ce fils ? » Saluant Brahmâ avec respect, elle répondit au dieu qui répand ses dons sur la terre : « Il est fils de Soma. » Alors Soma, père et protecteur des êtres, embrassant ce noble fils, si grand, si

¹⁵ J'ai conservé à dessein tous ces mots techniques, dont la signification spéciale m'a été fournie par M. Wilson.

¹⁶ Dans les sacrifices solennels, ces fonctions sont toujours remplies par un Brahmane instruit ; qui, d'ailleurs, peut être représenté par un paquet de cinquante brins de *cousa*. Voyez le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. Asiat. t. VII, pag. 234.

¹⁷ Ce sacrifice de supplément s'appelle *avabrittha*. Il est fait pour expier les fautes qu'on a pu commettre dans le sacrifice principal.

¹⁸ Ces mots sont ajoutés pour liaison.

¹⁹ Dans ce sujet tout astronomique, je ne puis pas dire ce que c'est que *Brahmasiras*, tête de Brahmâ ; il y a une étoile- (Capella) qu'on appelle *Brahmahridaya*, cœur de Brahmâ.

²⁰ तारकामय : *Târacâmaya*.

²¹ Nous avons vu ailleurs ce que c'était que les Touchitas. Voyez IIIe lect. note 27.

redoutable, « Voilà Boudha²²» s'écria-t-il, et ce fut là le nom d'un dieu qui devait se distinguer par sa sagesse. Il s'élève dans le ciel d'un côté opposé²³. Boudha épousa Ilâ, fille d'Ikhwâcou. Il eut pour fils le grand roi Pouroûravas, surnommé Êla, à qui la nymphe Ourvasî donna sept fils nobles et généreux.

Soma, attaqué d'une consommation funeste, sentit diminuer ses forces, et son disque s'amaigrit. Il se rendit auprès d'Atri son père pour lui demander aide et protection. Atri, recommandable par sa pénitence, délivra son fils de la punition de son péché, et Soma reprenant ses forces, brilla de nouveau de tout l'éclat de sa splendeur.

Je t'ai raconté la naissance de Soma, source d'honneur et de gloire : ô grand roi, je vais te dire maintenant quelle fut sa postérité.

On est délivré de ses péchés, quand on entend ce récit de la naissance de Soma, récit qui procure des richesses, de la santé, une longue vie, de la famille et l'accomplissement de tous les désirs.

VINGT-SIXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE POUROURAVAS.

Vésampâyana dit :

Grand roi, le fils de Boudha fut Pouroûravas, prince sage, glorieux, magnifique, dévot, généreux, habile dans la science sacrée, puissant, invincible dans les combats, et maître sur la terre, aimant à allumer le feu du sacrifice, et à présenter les offrandes, partisan de la vérité, sage en ses projets et heureux en mariage. Nul dans les trois mondes n'eut plus de renommée que lui. En voyant les lumières de ce monarque, sa vertu, sa justice, son amour pour la religion, la célèbre Ourvasî¹, renonçant à l'orgueil de sa naissance, le choisit pour époux. Il passa avec elle cinquante-neuf ans², tantôt dans le parc de Tchêtraratha³, tantôt

22 Le mot *boudha* signifie *sage, instruit*.

23 Ces mots expliquent sans doute la position relative de Mercure dans le moment indiqué : j'ai traduit littéralement प्रतिकूलं, *praticoûlam*. Mais ce mot n'indique pas assez le rapport des deux astres entre eux.

1 Ourvasî est une de ces bayadères célestes qu'on appelle *Apsarâs*. Ses aventures avec Pouroûravas sont un épisode fameux de l'histoire antique de l'Inde : mais elles sont racontées différemment par les auteurs. Câlidâsa, dans sa pièce intitulée *Vicramorvasî*, a suivi une autre tradition que celle du Harivansa, et il faut avouer aussi qu'elle est plus intéressante et plus digne de son siècle civilisé. A l'occasion du titre de cette pièce, je consignerai ici une observation de mon savant maître et regrettable ami, M. de Chézy. Si la mort n'était point venue le surprendre, il eût donné une édition critique de ce drame, pour faire le pendant de Sacountalâ. Dans sa conversation, j'ai recueilli une de ses idées sur la traduction que le docte Wilson a donnée du titre *Vicramorvasî*. Ce savant décompose ce mot, et traduit *vicrama* par héros. Mais dans son Dictionnaire, *vicrama* est plutôt donné comme un nom de chose que comme un nom de personne. Ce mot signifie *force, héroïsme*, et c'est विक्रमिन्, *vicramin*, qui représenterait mieux le sens de héros attribué विक्रम.

Ensuite l'opposition, établie entre un nom abstrait et un nom propre, le héros et *Ourvasî*, ne serait pas très logique. C'est ce qu'a fort bien senti M. Wilson en traduisant le héros et la nymphe. Raisonnant d'après l'analogie de quelques autres titres, comme *Gîta Govinda*, *Abhidjnâna Sacountala*, où le nom de chose précède celui de personne qu'il régit. M. de Chézy était porté à traduire *Vicrama Ourvasî* par *la retraite, l'exil d'Ourvasî*, ou peut-être, *le triomphe d'Ourvasî*, puisque cette nymphe subjuge le roi par son amour.

2 Le manuscrit bengali dit 61 ans.

3 C'est le jardin du dieu Couvéra.

sur les bords de la Mandâkini⁴, ou dans la belle cité d'Alacâ⁵, ou bien dans les jardins du Nandana⁶. Transporté dans ces régions septentrionales, si riches en arbres magnifiques, en fruits délicieux, en suaves parfums, errant sur le mont Mérou dans ces belles forêts habitées par les dieux, ce prince accompagné d'Ourvasî s'abandonnait aux doux plaisirs de l'amour. Il établit sa capitale à Prayâga⁷, lieu célèbre pour sa sainteté, et vanté par les Maharchis. Il eut sept fils, pareils aux enfants des dieux, et que leur mère Ourvasî enfanta dans le séjour céleste : ce fut le sage Âyous, Amâvasou, le pieux Viswâyous, le grand Srouâyous, Dridhâyous, Vanâyous et Satâyous.

Djanamédjaya dit :

Comment Ourvasî, une déesse de la race des Gandharvas, dédaignant ceux de son rang, a-t-elle pris un époux parmi les mortels ? Toi, qui sais tant de choses, raconte-moi cette histoire.

Vêsampâyana reprit :

Ourvasî, par suite d'une imprécation de Brahmâ, avait été réduite à la condition humaine. Cette beauté s'unit au fils d'Ilâ, mais à une condition, qui devait contribuer à la relever de cet état d'interdit. « J'exige, lui dit-elle, que, tout le temps de notre union, mes yeux ne vous voient jamais nu, que deux béliers soient constamment attachés près de notre lit, et que le lait, prince, soit mon unique nourriture. Tant que les clauses de ce traité seront observées, je resterai auprès de vous : telles sont mes conditions ». Le roi se montra fidèle à son engagement, et Ourvasî ne songea point à le quitter. Leur union dura cinquante-neuf ans, et la déesse se trouvait heureuse de la malédiction qui l'attachait dans de pareils liens. Cependant les Gandharvas commençaient à regretter l'absence de cette nymphe. « Il faudrait, se disaient-ils, aviser au moyen de faire revenir près de nous la belle Ourvasî, l'ornement du ciel ». Alors le prudent Viswâvasou leur parla en ces termes : « J'ai entendu autrefois les conditions du traité qu'ils ont fait ensemble. Si le roi y manque jamais, elle doit l'abandonner. Je connais un moyen de lui faire violer sa promesse ; et sans employer la violence, je vais travailler à remplir vos intentions ». Ainsi parla l'illustre Gandharva, et sur-le-champ il partit pour Praticthâna : se glissant pendant la nuit auprès des deux époux, il enleva un des béliers. La belle Ourvasî avait pour ces animaux une affection presque maternelle : elle avait connu l'arrivée du Gandharva, et comprenait que son exil touchait à sa fin⁸. Elle dit alors au roi : « On vient de m'enlever mon enfant ». A ces mots, le prince se rappelle qu'il est nu et ne veut point se lever. « La déesse, pensait-il, me verrait dans cet état, et notre traité serait rompu ». Les Gandharvas aussitôt enlèvent encore l'autre bélier ; et la déesse de dire au fils d'Ilâ : « O roi, mon enfant m'est enlevé, comme si je n'avais personne pour me protéger ».

Aussitôt le prince se lève avec empressement, nu comme il était. Il cherche où sont les béliers. En ce moment, un brillant éclair, produit par les Gandharvas, parcourt tout

⁴ Nom du Gange céleste.

⁵ On donne ce nom à la ville céleste du dieu Couvéra.

⁶ Le Nandana est le séjour de plaisance du roi des dieux, Indra.

⁷ Le nom de *Prayâga* est donné aux lieux situés au confluent de deux rivières. On désigne ici l'endroit où l'Yamounâ se jette dans le Gange. Ce Prayâga, aujourd'hui Allahabad, était sur la rive droite de ce fleuve, et Praticthâna, capitale de *Pouroûravas*, était, comme on le dira plus bas, sur la rive gauche. Voyez Xe lect. note 9.

⁸ Ourvasî a presque l'air de conspirer avec les Gandharvas : ce qui ôte l'intérêt qu'on peut porter à son amour. Dans le drame, au contraire, elle aime véritablement forcée de retourner la cour d'Indra, elle a des distractions, qui lui attirent la malédiction du Mouni Bharata, regardé par les Indiens comme l'inventeur du drame.

l'appartement. Ce rayon de lumière a montré Pouroûravas nu aux yeux de son épouse, et la belle Apsarâ a disparu soudain. Les Gandharvas, voyant le succès de leur ruse, retournent au ciel, et le roi, qui a retrouvé les deux béliers, revient dans son appartement ; mais Ourvasî n'y est plus. Le malheureux pousse des cris de douleur : il parcourt la terre, cherchant de tous côtés l'épouse qu'il a perdue. Enfin dans le pays de Couroukchétra, il l'aperçoit sur l'étang sacré de Plakcha⁹, au moment où elle se baignait dans ses ondes fraîches, et se livrait avec cinq autres Apsarâs à de joyeux ébats. Ourvasî folâtrait, et lui, il était en proie au chagrin. Il la voit toujours brillante de mille attraits : elle aussi le voit à peu de distance, et dit à ses compagnes en le leur montrant « Voilà le héros qui m'avait accueillie dans son palais. : Celles-ci étaient toutes frappées d'étonnement. Le roi prend alors la parole : « Épouse que j'adore, rends-moi ton amour, et réponds à ma voix. » Ils échangent ensemble mille tendres discours. Entre autres, Ourvasî lui dit : « Prince, je porte dans mon sein un gage de ton amour. D'année en année je te donnerai un fils ; mais il ne me sera permis de rester avec toi qu'une seule nuit ». Le roi, content de cette assurance, retourna dans sa capitale. Au bout de l'année, Ourvasî vint le visiter, et une seule nuit fut accordée à leurs amours.

Ourvasî dit un jour au fils d'Ilâ : « Les Gandharvas veulent t'accorder une faveur. Tu peux choisir, et t'adresser à eux avec confiance. O grand roi, demande de ressembler aux Gandharvas ». Tel fut le vœu que forma Pouroûravas, et ceux-ci le lui accordèrent. Ils remplirent un vase de feu, et lui dirent : « Emploie ce feu pour le sacrifice, ô roi, et tu obtiendras d'habiter avec les Gandharvas ».

Pouroûravas, emmenant avec lui ses fils, entra dans sa capitale et se rendit à son palais ; cependant le feu qu'on lui avait donné était au sein de l'arani¹⁰ ; et à son arrivée, à la place de ce feu, il vit avec étonnement une branche d'aswattha¹¹, insérée dans un morceau de bois de samî¹². Il se plaignit aux Gandharvas que le feu se fût éteint : alors ceux-ci lui enseignèrent l'usage de l'arani. Ils lui montrèrent comment avec l'aswattha on produit du feu par le frottement. Pouroûravas les imita, et pour les divers sacrifices, il inventa trois feux¹³. Ce présent qu'il avait reçu des Gandharvas le conduisit à imaginer la distinction du trétâgni¹⁴. Autrefois on n'avait connu qu'un seul feu, ce roi en établit de trois sortes, et par sa piété il obtint d'être admis dans le monde des Gandharvas.

Telle fut la puissance du fils d'Ilâ : il fut grand parmi les hommes ; et, comme nous l'avons vu, il avait transporté sa capitale à Prayâga, lieu sacré ; il l'avait établie sur la rive

⁹ Plakcha est aussi le nom d'une des sept provinces qui partagent le monde.

¹⁰ Le lecteur se rappelle que l'*arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes font le feu pour les sacrifices. Voy. Ve lect. note 9.

¹¹ *Ficus religiosa*.

¹² C'est ainsi que j'ai traduit l'épithète difficile शमीजात. Le samî est, suivant M. Wi !son, l'*acacia sema*.

¹³ Pouroûravas a ce rapport avec le second roi de Rome qu'il introduisit le culte du feu et, fut aimé d'une nymphe. Ce rapprochement est peut-être utile : le lecteur en jugera.

¹⁴ Il paraît que l'on n'est pas d'accord sur la distinction de ces trois feux. M. Wilson, au mot त्रिता, dit que ce sont le feu du midi ou du soleil, le feu ordinaire ou domestique, et le feu du sacrifice, tiré de l'*arani*. D'autres les distinguent en feu domestique, feu du sacrifice, et feu perpétuel, allumé à la naissance d'un Indien et destiné un jour pour son bûcher. Dans une de ses notes sur Mâlatî et Mâdhava, M. Wilson reconnaît cinq feux, qu'il nomme *gârhapatya*, *dhavanîya*, *dakchinâgni*, *sabhya* et *âvasathya*. A ce sujet, on peut remarquer qu'il y a une pratique de pénitence qui consiste à s'exposer à l'action de quatre feux placés aux quatre points cardinaux, et à celle du soleil qui est le cinquième feu : delà, le pénitent qui supporte ces cinq feux, est appelé *Pantchâgni*.

septentrionale du Gange, et, environnant cette ville de toute sa gloire, il l'avait nommée Praticthâna.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

FAMILLE D'AMÂVASOU.

Vêsampâyana dit :

Pouroûravas eut d'Ourvasî, comme nous l'avons dit, sept fils généreux, et pareils aux enfants des dieux, qui naquirent dans le ciel, et se nommèrent le sage Âyous, Amâvasou, le pieux Viswâyous, le grand Srouâtâyous, Dridhâyous, Vanâyous et Satâyous.

Le fils d'Amâvasou¹ fut le grand roi Bhîma, qui donna le jour au riche Cântchanaprabha². De celui-ci naquit le sage et vaillant Souhotra ; Souhotra et Késinî mirent au monde Djahnou³. Ce dernier prince fit un jour un grand et magnifique sacrifice⁴ ; Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa : celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ce désastre, le fils de Souhotra irrité dit à Gangâ : « Je rendrai ta vengeance vaine en buvant tes eaux. Voilà la récompense de ton orgueil ». Alors les Maharchis, s'apercevant qu'il avait bu les eaux de Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, et qu'elle se nommerait Djâhnavî⁵.

Djahnou eut pour épouse la vertueuse Câvéri, fille d'Youvanâsua, qui, par suite d'une imprécation de son père, fut changée en une rivière célèbre, formée d'une moitié du Gange⁶. Le fils chéri de Djahnou et de Câvéri fut le pieux Sounaha ; Sounaha donna le jour à Adjaca ; Adjaca, au roi chasseur Balâcâsua, et Balâcâsua, à Cousa. Cousa eut quatre fils, instruits dans la science sacrée : Cousica, Cousanâbha, Cousâmbha et Moûrttimân. Ce prince augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas⁷, et se plut à parcourir les forêts. Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte,

¹ Francis Hamilton pense qu'Amavâsou se nomma aussi Vidjaya.

² On le nomme aussi simplement *Cântchana*.

³ Le lecteur retrouvera ce prince dans la XXXIIe lecture, où son histoire est répétée, avec les mêmes détails sur sa race ; mais il éprouvera une difficulté pour constater la généalogie de Djahnou, qui est ici fils de Souhotra, et qui, dans cette XXXIIe lecture est fils d'Adjamîdha. Il faut supposer qu'ici, par une méthode assez ordinaire, on a omis quelques princes intermédiaires, le mot fils signifiant alors descendant. De même, dans la XXe lecture, le père d'*Adjamîdha* est *Hastin*, qui est omis dans la XXXIIe. Ce qu'il y a de singulier pour Djahnou, c'est qu'en lui donnant ainsi deux pères différents, on lui donne la même mère.

⁴ Ce vers renferme une répétition que je n'ai pu rendre en français, मिहासत्रं सर्व्वमेधं महामखं.

⁵ Le roi Djahnou fit sans doute des tranchées, des canaux pour prévenir les inondations du Gange : un de ces canaux fut appelé de son nom *Djâhnavî*. De là cette fable que Djahnou était devenu père du Gange : fiction que nous avons vue déjà employée plusieurs fois.

⁶ La Câvéri est une des sept rivières regardées comme sacrées : on l'appelle Arddha Gangâ, ou moitié du Gange. On annonce par ce mot qu'elle possède la moitié des vertus de ce fleuve. La Câvéri est une rivière du Décan, qui porte encore le même nom.

⁷ Au lieu de Pahlava, le manuscrit de M. Tod porte le mot *vallava*, qui veut dire pasteur. Il faudrait alors comprendre que Cousa étendit sa domination sur des peuples pasteurs qui erraient dans les bois, विल्लवौः वनचरौः.

devint son fils. Car ce dieu aux mille yeux⁸, ayant remarqué les sévères austérités que ce prince subissait déjà depuis mille ans, consentit à naître lui-même, et cet avatare⁹ d'Indra fut le roi Gadhi. C'est pour cette raison que, fils de Cousica, le roi des dieux est surnommé Côsica. Il eut pour épouse Pôroucousî, qui lui donna un fils nommé Gâdhi. Ce Gâdhi eut une fille belle et vertueuse, appelée Satyavatî, qui fut donnée pour épouse à Ritchîca, fils de Soucra et petit-fils de Bhrigou. Gâdhi avait préparé un sacrifice à l'effet d'obtenir un fils. Ritchîca dit alors à son épouse : « Il faut t'unir à ta mère pour ce sacrifice. Voici deux offrandes, l'une pour toi, l'autre pour elle. Ta mère aura un fils, brillant de gloire et célèbre parmi les Kchatriyas, qui ne pourront le vaincre et dont il sera le fléau. Au contraire, la vertu de cette autre offrande te donnera un fils plein de fermeté, d'amour pour la pénitence, et de résignation : il sera fameux parmi les Brahmanes ». Ainsi parla à sa femme le petit-fils de Bhrigou ; et toujours occupé de ses austérités, il se rendit à la forêt. Cependant Gâdhi, accompagné de son épouse, arriva à l'ermitage de Ritchîca pour visiter sa fille, profitant de l'occasion du voyage¹⁰ qu'il faisait à l'étang consacré. Satyavatî prenant les deux offrandes préparées par le saint Richi, s'empressa de les montrer à sa mère ; celle-ci les toucha et, par une fatalité inexplicable, se trompa en les remettant à sa fille : elle lui rendit celle qui lui était destinée à elle-même, et, au moment du sacrifice, elle obtint, par le fait de cette erreur, un fruit qui n'était point pour elle. Satyavatî au contraire conçut un enfant qui un jour devait être le fléau des Kchatriyas, héros à la forme lumineuse, à l'aspect effrayant. Ritchîca, par la force de sa dévotion, vit la méprise qui avait eu lieu ; il revint auprès de sa femme et lui dit : « Tu as été trompée par ta mère, et ton sacrifice aura un effet contraire à celui que tu attendais. Ton fils sera un jour terrible et cruel dans ses oeuvres : ton frère sera un pénitent que l'on pourra regarder comme la science divine incarnée : car j'ai réuni en lui pour composer ce personnage et l'amour de notre loi sainte, et le goût de la mortification ». Tel fut le discours de Ritchîca à l'illustre Satyavatî. Celle-ci chercha à fléchir son mari. « Que tel ne soit pas mon fils, s'écria-t-elle, inférieur aux autres Brahmanes ! » Le Mouni lui répondit : « Ce n'est pas moi qui avais formé ce vœu : cependant il doit être accompli. Ce fils sera terrible dans ses oeuvres, et par le fait de son père et de sa mère ». Satyavatî reprit la parole et lui dit : « Vous avez l'empire sur les mondes, et vous n'auriez point de pouvoir pour vous créer un fils ! Donnez-m'en un qui soit juste en ses oeuvres et patient dans sa conduite. Et s'il faut absolument que la destinée s'accomplisse, que ce caractère, que je redoute, passe à notre petit-fils ». Le solitaire, par le privilège de sa pénitence, lui accorda cette faveur. « O femme, lui dit-il, je ne mets point de différence entre mon fils et mon petit-fils. Que ton désir soit satisfait ».

Satyavatî mit au monde Djamadagni, surnommé Bhârgava ou descendant de Bhrigou, fameux par sa pénitence, sa mortification et son égalité d'âme. Dans ce sacrifice où l'influence de Roudra¹¹ et celle de Vichnou étaient en balance, l'influence de Vichnou l'emporta, et Djamadagni naquit comme avatare de ce dieu sur la terre. Satyavatî, pure de

⁸ L'aventure du dieu Indra condamné par une malédiction du sage Gôtama à porter cent marques ressemblant à l'organe féminin, est racontée dans le Râmâyana. Le dieu avait abusé d'Ahalyâ, femme du Mouni : celui-ci consentit plus tard à ce que ces cent marques devinssent autant d'yeux. On a dit que ces yeux représentaient les étoiles, Indra étant dieu du ciel.

⁹ Un *avatare* est l'incarnation d'un dieu qui descend dans un corps terrestre. On distingue l'*avatare* complet de l'*avatare* partiel, ou *ansavâtare* ce dernier a lieu quand ce n'est qu'une portion de la divinité qui revêt des organes matériels. Ici, il est question d'un *ansavatare*. Voy. lect. LIV, note 1.

¹⁰ Ce voyage porte le nom d'*yâtrâ*.

¹¹ Roudra ou Siva est considéré comme le dieu de la destruction. Vichnou est le dieu conservateur : Djamadagni, Mouni sage et paisible, paraît comme une image vivante de cette divinité. Son fils Parasourâma fut un héros exterminateur, véritable représentant du dieu de la mort.

toute souillure du péché et fidèle aux règles de la piété, fut changée en rivière sous le nom de Côsikî¹².

Il y eut un prince de la race d'Ikchwâcou, nommé Rénou, dont la fille, riche en bonnes qualités, se nommait Câmali, et du nom de son père était aussi appelée Rénoucâ. Elle épousa ce fils de Ritchîca, Djamadagni, fameux par ses austérités et son instruction : elle en eut un fils terrible en sa colère, habile dans toutes les sciences et surtout dans celle de l'archer, Râma¹³, qui extermina les Kchatriyas et brilla comme un feu destructeur.

Ainsi par la vertu de la pénitence de Ritchîca, descendant de Bhrigou, et surnommé Ôrva¹⁴, Satyavatî donna la naissance au célèbre Djamadagni, instruit dans la science divine. Son second fils fut Sounah-sépha, et le dernier Sounah-poutchha. Gâdhi, petit-fils de Cousica, engendra Viswâmitra, qui fut un trésor de pénitence, d'instruction, de patience, et qui, devenu Brahmane¹⁵, s'éleva jusqu'à la dignité de Saptarchi.

Outre le pieux Viswâmitra, Gâdhi, par la faveur de Bhrigou, eut encore un fils nommé Viswaratha¹⁶.

Les fils de Viswâmitra furent Dévarâta et d'autres, dont la gloire est répandue dans les trois mondes ; voici leurs noms : Dévasravas ; Cati, qui donna son nom aux Câtyâyanas ; Hiranyâkcha, fils de Sâlâvatî ; Rénoumân, fils de Rénou ; Gâlava, fils de Sâncriti ; Moudgala, Madhouthchanda, Djaya, Dévala, Achtaca, Catchhapa et Harita.

Voici les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de Côsica : les Pânins, les Babhrous, parmi les sages et les hommes pieux ; parmi les princes, les Dévarâtas, les Sâlancâyanas, les Vâchcalas¹⁷, les Lohityas, les Yâmadoûtas, les Cârîchis, les Sôsroutas¹⁸, les Sêndhavâyanas, les Dévalas, les Rénous, les Yâdjnavalkyas, les Aghamarchanas, les Ôdoumbaras, les Abhiglânas¹⁹, les Târacâyanas, les Tchantchoulas, les Hiranyâkchas, enfants de Sâlâvatî, les Gâlavas, enfants de Sâncriti, tous issus du sang du sage Viswâmitra. Celui-ci eut également un grand nombre de gendres, qui portèrent aussi le nom de Côsicas, entre autres les Vâdarâyanis²⁰. La race de Pourou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

¹² Rivière du Bahar, appelée *Cosi* ou *Cousa*.

¹³ C'est celui des trois Râmas qu'on a appelé *Parasou râma* (le mot पिरशु signifie *hache*). On le regarde comme un *avatare* de Vichnou : cette opinion semble un peu contraire à ses actions cruelles.

¹⁴ Voyez plus haut, note 3 de la XIVe lecture.

¹⁵ Nous avons déjà vu plusieurs fois le nom de ce personnage. Il était, par sa naissance, de la caste des Kchatriyas : il obtint d'être Brahmane, c'est-à-dire qu'il usurpa les fonctions sacerdotales. Émule de Vasichtha qui était prêtre et Saptarchi, il partagea avec lui l'honneur de ces deux titres. J'ai dit aussi que l'on pouvait regarder le nom de *Viswâmitra* et celui de *Vasichtha* comme des noms de dignité, et par conséquent reconnaître plusieurs personnages ainsi nommés. Cette explication peut rendre la chronologie des enfants de Viswâmitra bien moins incertaine.

¹⁶ J'ai traduit ce vers en le comparant au 55e sloca de la XXXIe lecture.

¹⁷ La XXXIe lecture, au lieu de ce mot, porte celui de Sôsravas.

¹⁸ Au lieu de ce mot, cette même lecture donne विश्रुताः ; de manière à signifier : il y a d'autres *Côsicas* appelés *Sêndhavâyanas*.

¹⁹ Ce mot est peut-être une épithète. Le manuscrit bengali donne *Abhichnâna*.

²⁰ Le même manuscrit bengali, au lieu de ce mot, porte les noms de *Nârâyana* et de *Nara*.

L'aîné des fils de Viswâmitra avait été auparavant Sounah-sépha²¹. Cet illustre Mouni, après avoir paru dans la famille de Bhrigou, voulut naître aussi dans celle de Cousica : il se fit enfant de Viswâmitra. Dans une autre existence, il avait été un des coursiers attelés au char du soleil²² ; les dieux le donnèrent à Viswâmitra, et, par cette raison, il fut ensuite appelé Dévarâta. La mère de Dévarâta donna sept enfants à Viswâmitra. Celle d'Achtaca se nommait Drisadwatî : Achtaca eut un fils appelé Lôhi. Telle fut la postérité de Djahnou : je vais te dire maintenant quelle fut la famille du grand Âyous.

VINGT-HUITIÈME LECTURE.

CHUTE ET RESTAURATION D'INDRA.

Vésampâyana dit :

Âyous eut cinq fils, tous courageux et habiles à conduire un char. Leur mère fut Prabhâ, fille de Swarbhânou. L'aîné fut Nahoucha, et les autres, Vriddhasarman, Rambha, Radji, et Anénas, fameux dans les trois mondes.

Radji eut cinq cents enfants ; cette famille de Kchatriyas, appelée de son nom Râdjéya, inspirait une juste crainte à Indra. Une guerre cruelle avait éclaté entre les Dévas et les Asouras. Les deux partis se présentèrent devant le père commun, et lui dirent : « O dieu, qui de nous sera vainqueur dans cette lutte ? O maître souverain de tous les êtres, daigne nous le faire connaître, nous attendons ta réponse ».

Brahmâ leur dit : « Ceux-là obtiendront la victoire, qui auront pour auxiliaire le belliqueux Radji : telle est la vérité. Où est Radji, là est la force ; où est la force, là sont les richesses ; où sont la force et les richesses, là sont le droit¹ et la victoire ». Les Dévas et les Dânavas, contents de la réponse du dieu qui leur montrait la victoire dans l'assistance de Radji, se rendirent auprès de lui, pour gagner l'amitié de ce roi puissant, petit-fils de Swarbhânou² par Prabhâ sa fille, et descendant de Soma. Ils lui dirent avec empressement : « Charge-toi de nous donner la victoire ». Radji, en prince habile et prudent, déclara aux Dévas et aux Dêtyas quelles étaient les conditions et les honneurs qu'il exigeait. « Vous, leur dit-il, qui suivez les drapeaux de Vâsava³, si je consens à vous donner la victoire sur les Dêtyas, je Dânavas pleins de présomption, et ne voulant rien céder de leurs droits, répondirent orgueilleusement au grand Radji : « Notre Indra, à nous, c'est Prahâlâda : c'est pour lui que

²¹ Plus haut il est dit qu'un fils de Satyavatî se nommait *Sounah-sépha*. Il paraît qu'il y eut un second personnage de ce nom, fils de Viswâmitra : et pour expliquer cette ressemblance de mot, on suppose que c'est la même personne qui revient à la vie.

²² On lit dans le texte *Haridaswa*, qui est un nom du soleil, dont le char est attelé de sept chevaux verts, dit-on. Le manuscrit bengali porte le nom de *Haristchandra*, prince qui habite une ville suspendue au milieu des airs. Voy. la XIIIe lecture.

1 J'ai ainsi traduit le mot *dharma*, qui désigne ici le droit de rendre la justice, inhérent à la souveraineté. Ce mot est d'une signification bien étendue : il se dit du devoir imposé à chacun par la loi ; et comme cette loi est divine, le devoir devient religieux. Le devoir des rois est la justice, mais comme un roi juste ne peut l'être que par esprit de piété, il en résulte que *dharma* s'entend pour le mérite moral et religieux, et même pour l'acte par lequel on prouvera son obéissance à la loi sacrée. Je n'ai pas cru devoir m'astreindre à rendre ce mot d'une manière uniforme, et je l'ai traduit par piété, justice, vertu, attachement aux lois, ne cherchant qu'à varier mon expression

2 Swarbhânou (voyez IIIe lecture) était Dânava. Ainsi Radji tenait par sa mère à la race des Dânavas, et par son père, descendant de Soma, à la race des Dévas.

3 Nom du dieu Indra.

veux avoir le titre d'Indra⁴ : c'est à cette condition que je combattrai pour vous ». Les Dévas aussitôt lui répondirent avec joie : « Prince, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez ». Radji, après avoir entendu le discours des Asouras, leur fit aussi la même demande. Les nous voulons vaincre. Mais nous pouvons consentir à te regarder comme un autre Indra ». Radji, d'après cette réponse, préféra la condition que lui offraient les Dévas : se fiant à la parole qu'ils lui avaient donnée de le prendre pour Indra après la victoire, il extermina tous les Dânavas que le maître du tonnerre n'avait pu frapper, et, puissant, chargé de dépouilles, il se rendit maître des richesses que ceux-ci avaient enlevées aux Dévas. Alors le roi du Swarga vint avec ses sujets complimenter le vaillant Radji, et lui dit : « Je ne suis plus que le fils de Radji. O prince, vous êtes Indra, le chef de tous les êtres ; je le reconnais, et celui qui était votre maître est maintenant votre fils : je soutiendrai ce nom par mes oeuvres ». C'était de la part du dieu une flatterie trompeuse. Radji accepta cet hommage avec affection. Quand ce prince, semblable à un dieu, fut parti pour le ciel⁵, ses enfants vinrent demander à Indra sa succession : ils étaient cinq cents, qui envahirent de tous côtés le Swarga⁶, demeure de cette divinité qu'ils dépouillaient. Un long temps s'était déjà écoulé, quand le puissant Indra, ainsi privé de son royaume et de ses honneurs, dit à Vrihaspati⁷ : « Saint Brahmarchi, daignez au moins m'accorder une offrande⁸ de fruits du badari⁹ pour que je puisse reprendre et soutenir mes forces : faible, éperdu, privé de ma royauté, de mon ancienne splendeur, de ma nourriture même, je suis, par les fils de Radji, réduit à la dernière extrémité, et l'excès de la misère m'a presque ôté la raison ».

« O Sacra¹⁰, lui répondit Vrihaspati, si tu m'avais plus tôt appelé à ton secours, mon amitié pour toi ne serait pas restée oisive. Roi des dieux, compte sur les efforts que je vais faire pour te servir : avant peu tu auras recouvré tes honneurs et ton royaume. Oui, je vais agir pour toi ; que ton âme ne soit point abattue ».

C'est alors que Vrihaspati conçut et exécuta un projet qui devait rendre à Indra toute sa splendeur, en privant ses spoliateurs de leur raison. Il fit un livre¹¹ où l'athéisme était enseigné, où l'on conseillait la haine des devoirs sacrés, où par une suite de récits et de raisonnements on engageait les hommes à s'attacher plutôt aux doctrines des livres impies qu'aux enseignements d'une religion divine. Les enfants de Radji écoutèrent la lecture de

⁴ Le mot *Indra*, dans sa signification générale, veut dire *roi* ; dans sa signification spéciale, il s'applique au roi des Dévas, dont le règne est de cent années divines.

⁵ C'est-à-dire, quand il fut mort.

⁶ Le Swarga est le paradis, royaume du dieu Indra. On le place vers l'est : mais il semble quelquefois que ce n'est qu'un royaume allégorique, et que l'on désigne par ce mot la part d'honneurs et d'autorité accordée à une espèce de roi des sacrifices. Indra est un chef spirituel, dont quelques princes temporels usurpèrent les prérogatives.

⁷ Maître, spirituel des dieux. C'est lui qui, dans leurs palais, leur explique les Vèdes et accomplit les rites religieux.

⁸ Le mot employé ici est पुरोडाश, *pourodâsa*.

⁹ *Zizyphus juuba* ou *scandens*.

¹⁰ Nom du dieu Indra.

¹¹ Ce moyen de séduction est employé souvent dans les livres indiens : c'est ainsi qu'on explique l'origine des sectes. Le Bouddhisme lui-même, suivant les légendes brahmaniques, a été prêché par Vichnou pour faire perdre à des Dêtyas vertueux le fruit de leurs bonnes oeuvres, Il est aisé de reconnaître ici l'histoire d'une famille qui, parvenue au pouvoir spirituel, quitta les principes orthodoxes, et se trouva bientôt déchue du rang qu'elle avait usurpé. Voyez Rech. asiat. t. XVI p. 5, où un Vrihaspati est le chef d'une secte d'athées.

ce livre : faibles de raison, ils conçurent du mépris pour les livres qui jusqu'alors avaient dirigé leur conduite. Ils oublièrent les règles d'une saine logique (nyâya), et se prêtèrent ainsi au dessein de Vrihaspati. Leur impiété les conduisit au péché, et le péché à la mort. Par le secours du saint Richi, Indra recouvra l'empire des trois mondes qu'il est si difficile d'acquérir, et rentra dans toutes ses prérogatives. Ses adversaires, persistant dans leur folie, poussés par les passions, dégagés des liens du devoir, se rendirent les ennemis de Brahmâ, et perdirent leur force et leur puissance. Indra, les voyant livrés à la colère et à tous les désirs, leur donna facilement la mort, et se trouva de nouveau prince souverain des Souras.

Celui qui écoute et garde en sa mémoire le récit de la chute et de la restauration d'Indra ne connaîtra point les décadences de la fortune.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

DESCENDANTS DE KCHATRAVRIDDHA.

Vêsampâyana dit :

Rambha n'eut pas d'enfants : je te parlerai de la famille d'Anéas, dont le fils fut l'illustre roi Pratikchatra. Celui-ci donna le jour à Srindjaya ; Srindjaya, à Djaya ; Djaya, à Vidjaya ; Vidjaya, à Criti ; Criti, à Haryaswata ; Haryaswata, au grand roi Sahadéva ; Sahadéva, au pieux Nadîna ; Nadîna, à Djayatséna ; Djayatséna, à Sancriti ; et Sancriti, au juste et fameux Kchatradharma.

Tels furent les enfants d'Anéas : voici ceux de Kchatravridha¹.

Kchatravridha eut pour fils l'illustre Sounahotra² ; de celui-ci naquirent trois fils, distingués surtout par leur attachement aux lois : Câsya, Sala et le puissant Gritsamada³. Gritsamada fut le père de Sounaca, qui donna naissance aux Sônacas⁴, parmi les quels on compte des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Archtichéna dut le jour à Sala ; et Câsyaca, à Archtichéna.

De Câsya naquit Casyaya⁵ ; de Casyaya, Dîrghatapas ; de Dîrghatapas, le savant Dhanwantari. Le sage Dîrghatapas était déjà vieux, quand à la suite d'une longue pénitence il obtint que le dieu Dhanwantari⁶ descendît ici-bas sous une forme humaine.

Djanamédjaya dit :

¹ C'est le prince que, dans le chapitre précédent, l'auteur a nommé *Vridhasarman*. Nous avons déjà vu plus d'un exemple de cette confusion de noms : ou le poète a oublié d'avertir qu'un prince avait plusieurs épithètes, ou bien ces chapitres, réunis par un compilateur, appartenaient à des auteurs différents

² Dans la XXXIIIe lecture où se retrouvent plusieurs passages de celle-ci, ce prince est Souhotra, fils de Vitatha. Il y a dans l'histoire de ces dynasties une confusion qu'il est difficile, surtout ici, de débrouiller. On y voit plusieurs anachronismes choquants. Cette matière exige un examen particulier, que nous ne pouvons faire ici, et qui a déjà été tenté par Fr. Hamilton dans l'introduction de son ouvrage sur les généalogies des Hindous.

³ Dans la XXXIIe lecture, c'est Gritsamati.

⁴ Le personnage à qui se raconte le Harivansa est précisément de cette race. Voy. la Ière lecture.

⁵ On peut lire aussi Casyapa. Ce vers est un peu obscur ; il serait possible que ce mot ne fût qu'une épithète, et que Dîrghatapas fût le fils de Câsya. Lect. XXXII, on lit Cáséya au lieu de Casyaya

⁶ Dhanwantari est le dieu de la médecine : il sortit de la mer, quand elle fut barattée, tenant à sa main la fiole où était l'*amrita*, breuvage d'immortalité. Voyez ce récit dans les notes que M. Wilkins a mises à la suite de sa traduction du Bhagavad-gîtâ.

Comment le dieu Dhanwantari s'est-il fait homme ? Ce sont là des détails que je désire avoir de toi.

Vêsampâyana reprit :

O chef des Bharatas, je vais te raconter la naissance de Dhanwantari. Il était déjà né de la mer quand elle fut barattée pour produire l'ambrosie : il sortit aussi⁷ jadis d'un de ces vases de terre où l'on met l'eau ; de brillantes parures le couvraient. Non loin de là était Vichnou qui regardait le travail : « Tu es Abdja⁸ », s'écria-t-il, et ce nom resta à Dhanwantari. Abdja dit donc à Vichnou : « Seigneur, je suis votre fils⁹. Maître des Souras, indiquez-moi la part que je dois avoir aux sacrifices, et la place que je puis occuper dans ce monde ». Vichnou lui répondit en ces termes : « Depuis longtemps les Souras ont pris dans les sacrifices la part qui leur est réservée. Les Maharchis ont déterminé les cérémonies et les holocaustes par lesquels on peut honorer les dieux. Il n'est point possible d'y faire pour toi aucune addition. Tu es venu après les autres dieux, dont tu es l'enfant et non le maître. Mais tu naîtras une seconde-fois dans le monde, et tu obtiendras de la célébrité. Tu posséderas dans cette naissance la faculté de te rendre invisible¹⁰, et les autres privilèges des êtres surnaturels. Dans ton corps mortel tu obtiendras la condition des dieux, et les Brahmanes t'honoreront par des offrandes, des invocations et des prières. Ensuite tu donneras huit divisions à l'Âyour-Véda¹¹. Tel est le sort qui t'est destiné par celui qui est né du sein du lotus¹². Tu apparaîtras dans la seconde partie du Dwâpara¹³ : tu peux compter sur ma parole ». Vichnou, après avoir rendu cet oracle, disparut.

La deuxième partie du Dwâpara était arrivée : le roi de Câsi, Dîrghatapas, petit-fils de Sounahotra, voulant avoir un fils, se livra aux exercices de la pénitence. Il adressait ses vœux à Dhanwantari, à ce même dieu qui porte le nom d'Abdja : il le priait et lui demandait un fils. Satisfait de son hommage, Dhanwantari lui dit : « Pieux pénitent, parle, que désires-tu ? je te l'accorderai ». « O dieu, répondit le roi, s'il est vrai que j'aie pu vous plaire, devenez mon fils, et rendez votre nom célèbre » « Ainsi soit fait », répliqua le dieu, et il disparut.

C'est ainsi que le dieu Dhanwantari naquit dans la maison de Dîrghatapas, et devint roi de Câsi, aussi habile à gouverner les hommes qu'à les guérir de toutes les maladies. Il reçut de Bharadwâja l'Âyour-Véda, ouvrage qui contient les préceptes de la médecine. Il le divisa en huit parties, et le donna à ses disciples. Dhanwantari fut père de Kétoumân ; Kétoumân, du vaillant Bhîmaratha ; Bhîmaratha, du grand Divodâsa, qui fut animé de l'amour des lois, et fut roi de Bârânasî¹⁴.

⁷ Je suppose que l'auteur parle ici d'une naissance de Dhanwantari pareille à celle d'Agastya, surnommé par cette raison *Calasîsouta* et *Ghatodbhava*.

⁸ Note manquante.

⁹ Note manquante.

¹⁰ Cette faculté s'appelle अणीमन् c'est la propriété de se réduire à un atome imperceptible. Il y a huit facultés de ce genre, regardées comme surnaturelles, et que les humains peuvent obtenir par la voie de la pénitence. On en peut voir le détail dans le dictionnaire de M. Wilson, au mot विभूति.

¹¹ L'Âyour-Véda est celui des quatre Oupavédàs qui est consacré à la médecine. Ce livre, dit-on, est perdu. L'Agni-pourâna en contient un abrégé.

¹² C'est Brahmâ, né du lotus qui est sorti de l'ombilic de Vichnou.

¹³ Voy. plus haut la note 13 de la XVIIIe lecture.

¹⁴ C'est Bénarès, mot formé de Bârânasî par transposition de lettres. Fr. Hamilton fait venir le nom de Bénarès de Banar-Râdja, prince moderne. M. Wilson donne deux étymologies du mot Barânasî ou Vârânasî, qu'on écrit aussi Varanasî. Il dit que *Varanâ* est un petit ruisseau, aujourd'hui le Berna, qui

Or dans ce temps¹⁵, cette ville de Bârânasî, devenue déserte, fut occupée par un Râkchasa, nommé Kchémaca. Elle avait été maudite par le sage et magnanime Nicoumbha, qui l'avait condamnée à rester déserte pendant mille ans. Tandis qu'elle subissait les effets de cette imprécation, le roi Divodâsa habita, à quelque distance, une ville charmante sur les bords de la Gomati¹⁶. La ville de Bârânasî avait auparavant appartenu à Bhadrâsrénya, qui avait cent fils, tous excellents archers. Divodâsa leur avait donné la mort, s'était emparé de Bârânasî, et le royaume de Bhadrâsrénya était devenu la proie du plus fort.

Djanamédjaya dit :

Pour quelle raison Nicoumbha¹⁷ avait-il maudit Bârânasî ? Comment un personnage pieux avait-il pu lancer une imprécation sur une terre sainte, sur le champ de perfection ?

Vésampâyana répliqua :

Le Râdjarchi Divodâsa, maître de Bârânasî, habita quelque temps avec gloire cette ville agréable. C'était à l'époque où Siva venait de se marier, et où, toujours épris de sa femme, il demeurait auprès de son beau-père. D'après l'ordre du dieu, les doctes pénitents qui formaient sa suite, charmaient Pârwatî¹⁸ par la représentation de pièces anciennes¹⁹. La déesse était dans l'enchantement : mais Ménâ, sa mère, ne partageait point ses transports ; elle blâmait sa fille qui recevait de pareils hommages, elle blâmait aussi son gendre. « Siva ton mari, dit-elle à Pârwatî, entouré de tous ces baladins et ne suivant aucune règle de conduite, sera toujours pauvre. Je ne lui vois aucune qualité solide ».

passé au nord de Bénarès et va se jeter dans le Gange ; et Asî, un autre ruisseau qui coule au midi : de là le nom de *Varanasî*. Mais dans ce cas, ce serait *Varanâsî*. Ailleurs il dérive ce mot de *vara*, qui signifie *très-bon*, et d'*anas*, qui veut dire *eau*, parce que la ville est située sur les bords du Gange, fleuve sacré par excellence.

¹⁵ Voy. la lecture XXXIIe, où ce passage est répété. Il est singulier que Bârânasî, qui avait disparu, soit cependant occupée par les Râkchasas. Mais comme les Râkchasas représentent des peuples sauvages et pillards, on doit supposer que ce pays livré à Siva, c'est-à-dire à la destruction, par suite d'une guerre qui semble avoir eu la religion pour objet, devint le séjour de bandes errantes et barbares, qui ne furent chassées que plus tard. Au reste, l'histoire de Divodâsa est assez importante à étudier : elle est racontée diversement suivant les opinions religieuses des écrivains : dans les livres des Brahmanes, elle sert à expliquer comment le Bouddhisme s'est établi. Les Recherches asiatiques, t. III, pag. 409, donnent une légende extraite du Sancara-prâdourbhâva. Cette légende est moderne ; celle qui est contée ici indique également quelque intrigue religieuse, mais elle ne parle point du réformateur Bouddha, que les Brahmanes plus tard ont représenté comme un *avatara* de Vichnou, destiné à tromper les Dêtyas pour leur ravir leurs mérites. C'est, je crois, une preuve de l'antiquité de cette partie du Harivansa.

¹⁶ La Gomati est aujourd'hui le Goumti. Wilford dit que les ruines de la ville habitée par Divodâsa subsistent encore à Chanwoc, à quatorze milles au-dessus du confluent du Goumti et du Gange, et à vingt milles de Bénarès.

¹⁷ Ce Nicoumbha est un génie de la cour du dieu Siva, chef d'une de ces classes de divinités qui composaient sa suite.

¹⁸ C'est un des noms de l'épouse de Siva, ainsi appelée parce qu'elle était la fille du mont Himâlâya : पर्वत, parwata veut dire montagne.

¹⁹ Le mot employé pour exprimer cette idée est अपवेश ou अपवेश qui indique une suite d'entrées et de sorties formant des scènes ou bien la pompe des costumes et des décorations. Le manuscrit bengali donne उपदेश, *instruction, avertissement*. Il ne faut pas s'étonner de voir des pénitents occupés de pareils divertissements : le Mouni Bharata passe pour l'inventeur du drame ; les Mounis Silâlin ou Siloûcha et Crisâswa, pour les auteurs des préceptes de l'art mimique ; et le Moui Tandou, pour le premier maître d'une danse de caractère nommée *tândava*, accompagnée de gestes violents, et en usage parmi les sectateurs de Siva. Dans l'*Uttara-Râma-tcharitra*, le vénérable Vâlmîki donne ses soins à la représentation d'une pièce. Les directeurs des troupes de comédiens sont des Brahmanes. Voyez les prologues des différentes pièces contenues dans le recueil du docte Wilson.

En entendant ce discours de sa mère, la bienfaitante déesse éprouva du chagrin : cependant elle sourit, et alla retrouver son époux. Elle était pâle et abattue, et elle dit à Mahâdéva²⁰ : « O dieu, je ne veux plus rester ici : conduisez-moi dans votre demeure ». Pour complaire à ses désirs, Mahâdéva regarda tous les mondes, et se déterminant à se fixer sur la terre, ce dieu embellit de tout l'éclat de sa puissance, à Bârânasî, le champ de perfection (Siddhikchêtra). Mais comme cette ville était occupée par Divodâsa, il appela Nicoumbha, un de ses officiers ordinaires, et lui dit : « Chef de ma cour divine²¹, rends-toi à Bârânasî, et que cette ville devienne déserte. Par des moyens de douceur, enlève à Divodâsa la puissance qu'il y exerce ». Nicoumbha exécute cet ordre : il arrive à Bârânasî, et apparaît en songe à Divodâsa sous la forme d'un barbier²², nommé Cantaca. « Je suis disposé à te faire du bien, pieux monarque, lui dit-il ; fais-moi construire, dans le faubourg de la ville, une chapelle²³ où je me trouverai sous la forme que j'ai dans ce moment ». Le roi suivit les indications qui lui avaient été données en songe : il fit faire à la porte de la ville les proclamations d'usage : « Que des offrandes nombreuses se succèdent en ce lieu ». Et en effet c'était merveille de voir les parfums, l'encens, les guirlandes, les victimes, les gâteaux et les liqueurs que les dévots apportaient ; et l'officier de la cour céleste ne cessait de recevoir ces marques de respect. En revanche, il accordait aux habitants tout ce qu'ils lui demandaient, des enfants, de l'or, de la santé : il accédait à tous leurs vœux. La première des femmes du roi, nommée Souyasâ, d'après l'avis de son époux, vint aussi à la chapelle pour y demander un fils : elle ne ménagea pas les dons et les offrandes. Elle s'y rendit bien souvent, toujours dans la même intention, et Nicoumbha n'accomplit point le juste désir de la reine. Il avait son motif. « Le roi, se disait-il, se mettra en colère, et mon but sera rempli ». En effet, à la fin, le prince se fâcha. « Comment, s'écria-t-il, celui dont j'ai fait proclamer la puissance à la porte de ma ville, accorde aux habitants, et avec profusion, tous les bienfaits qu'ils demandent ! Pourquoi ne fait-il rien pour moi ? Il est par mes sujets entouré de toute espèce d'hommages. Il a été supplié par moi et par la reine mon épouse de nous accorder un fils, et il se refuse à notre désir. Pour quelle raison manque-t-il à la reconnaissance ? Il est évident qu'il repousse les vœux que je lui adresse. Je ferai détruire la chapelle de cet ingrat ». Telle fut la résolution du roi, et, suivant l'habitude des princes, emporté par sa passion, il l'exécuta : la chapelle du chef des choeurs célestes fut abattue, et, en voyant son autel renversé, celui-ci maudit le roi. « Je ne t'ai point offensé, dit-il, et cependant tu as détruit ma chapelle. En punition de ta faute, ta ville deviendra déserte ». Par suite de cette imprécation, Bârânasî cessa d'être habitée : elle disparut dans les airs. Nicoumbha retourna auprès de Siva, après avoir lancé cette malédiction puissante. Le dieu établit sa demeure dans ces lieux et s'y livra aux plaisirs, aimé de la fille d'Himâlaya, et la rendant heureuse de son amour. Cependant la déesse était distraite par l'admiration que lui causait ce séjour. « C'est ici, dit-elle à Siva, c'est ici que je veux demeurer, et non dans une ville » « Oui, répond le dieu, je ne quitterai point cette demeure : elle sera toujours habitée par nous ("avimoukta"). Je n'irai point ailleurs, ô déesse, ce palais sera votre séjour ». Ainsi parlait en riant le dieu qui vainquit Tripoura²⁴, et que l'on surnomme

²⁰ Mahâdéva est une épithète de Siva, signifiant grand dieu.

²¹ Le mot sanscrit est *ganésvara*.

²² Les barbiers ont partout une réputation de gens adroits. Dans la légende citée note 15, Ganésa (mot qui a la même signification que *Ganésvara*) se déguise en astrologue.

²³ J'ai traduit ainsi le mot *sthâna*.

²⁴ Nom d'un pays situé à l'est de l'Inde, aujourd'hui le Tipperah, ainsi appelé à cause de trois villes qui le défendaient. Ce pays fut subjugué par Siva.

Tryambaca²⁵. Ces mots de Siva ont fait donner à Bârânasî, soumise à l'imprécation de Nicoumbha, le nom d'Avimoukta²⁶. Mahâdêva y demeura avec la déesse pendant trois âges, animé par le sentiment du devoir, et honoré de tous les dieux. Dans le Cali-youga, l'habitation du grand Siva a disparu ; alors l'ancienne ville s'est rétablie, et Bârânasî autrefois maudite a été habitée de nouveau.

(Un fils de Bhadrâsrénya, nommé Dourdama, avait été épargné par Divodâsa, à cause de son enfance. S'étant emparé de l'héritage d'Héhaya, ce prince céda les domaines que Divodâsa lui avait enlevés, voulant, Kchatriya généreux, mettre fin à toutes les inimitiés.

Divodâsa eut de Drichadwatî un fils qui fut le belliqueux Pratardana, et qui était encore enfant quand il recueillit l'héritage de son père²⁷.) Pratardana donna le jour à deux fils, Vatsa et Bharga. De Vatsa naquit Alarca ; et d'Alarca, Sannati²⁸.

Alarca, roi de Câsi, fut dévoué au culte divin et ami de la vérité. Les Pourânas chantent dans leurs vers la gloire du Râdjarchi Alarca. Illustre rejeton de la maison de Câsi, il resta jeune pendant soixante-six mille ans, et dut ce privilège à la faveur de Lopâmoudrâ, qui lui accorda de régner aussi longtemps, toujours remarquable par sa jeunesse et sa beauté. La fin de l'imprécation étant arrivée, ce vaillant prince donna la mort au Râkchasa Kchémaca, et revint habiter la belle ville de Bârânasî.

Sannati fut père du pieux Sounîtha ; Sounîtha, de l'illustre Kchémya ; Kchémya, de Kétoumân ; Kétoumân, de Soukétou ; Soukétou, de Dharmakétou²⁹ ; Dharmakétou, de Satyakétou, habile à conduire un char ; Satyakétou, du roi Vibhou ; Vibhou, d'Ânartta ; Ânartta, de Soucoumâra ; Soucoumâra, de Dhrichtakétou, renommé pour sa justice ; Dhrichtakétou, du prince Vénouhotra ; et Vénouhotra, du roi Bharga.

Le fils de ce prince fut appelé Vatsabhoûmi, du nom de son aïeul Vatsa, et Bhargabhoûmi, du nom de Bharga³⁰.

Tous ces princes étaient de la race d'Angiras, et ils s'allièrent à celle de Bhrigou : il sortit d'eux un nombre infini d'hommes puissants, appartenant aux castes des Brahmanes, des Kchatriyas et des Vêsyas.

Je viens de te parler de la famille des rois de Câsi ; je vais t'entretenir de celle de Nahoucha.

²⁵ Ce mot *Tryambaca* rappelle l'épithète *τριαμβος*, donnée à Bacchus ; on a dit de même que le nom de *Bacchus* n'était autre chose que le mot sanscrit *Bhagavân*. *Tryambaca* signifie *trioculus*. M. Wilson donne cependant de ce terme une autre explication.

²⁶ M. Wilson assigne à ce mot une étymologie différente. Voyez son Dictionnaire.

²⁷ Ce passage, dans cette lecture comme dans la XXXIIe, est d'une concision presque incorrecte, et j'avoue que j'ai deviné plutôt que je n'ai trouvé le sens de ces phrases. Les vers d'ailleurs ne sont pas identiques dans les deux lectures

²⁸ Dans la XXXIIe lecture, ce prince est omis, et à sa place se trouve une épithète qui se rapporte à Alarca.

²⁹ Plusieurs de ces princes ne se trouvent point sur la liste donnée dans la XXXIIe lecture.

³⁰ J'ai suivi la leçon de la XXXIIe lecture et celle du manuscrit bengali pour ce passage, en me permettant toutefois de changer le mot *भार्गवान्* en *भर्गत*, issu de *Bharga*, au lieu de issu de *Bhârgava*. Il est juste de dire que les deux manuscrits dévanâgaris présentent une leçon qui donnerait ce dernier sens : « Vatsa bhoûmi » venant de *Vatsa* et *Bhrigoubhoûmi* de *Bhârgava*.

TRENTIÈME LECTURE.

HISTOIRE D'YAYÂTI.

Vêsampâyana dit :

De Nahoucha et de Viradjâ, une des vierges des Pitris¹, naquirent six fils, nobles et puissants, comparables à Indra, savoir : Yati, Yayâti, Samyâti, Âyâti, Yâti et Souyâti. Yati était l'aîné ; mais ce fut Yayâti qui régna, bien supérieur en mérite à son frère. Yati, modèle de piété, épousa Gô, fille de Cacoutstha : occupé de la pensée de son salut², il devint un Mouni identifié avec Brahma. L'un des cinq autres fils, Yayâti, subjuga ce monde terrestre ; il prit pour épouses Dêvâyanî, fille d'Ousanas³, et Sarmichthâ, fille de l'Asoura Vrichaparwan. Dêvâyanî lui donna deux fils, Yadou et Tourvasou : Sarmichthâ fut mère de Drouhya⁴, d'Anou et de Poûrou⁵.

Indra donna à ce prince, comme gage de satisfaction, un char divin, tout brillant d'or, incomparable pour sa légèreté, et traîné par des chevaux divins, superbes, et rapides comme la pensée. C'est sur ce char qu'il avait emmené son épouse⁶. C'est avec ce même char qu'en six nuits il avait conquis la terre, et, toujours invincible, soumis les dieux eux-mêmes avec leur chef. Ce char appartint ensuite à tous les Pôravas, jusqu'à ce qu'il fût possédé par Vasou, et perdu pour Djanamédjaya, fils de Parîkchit et petit-fils de Courou. Ce prince avait encouru la malédiction du sage Gârgya, dont il avait par ses paroles outragé le jeune fils : il fut puni comme s'il eût donné la mort à un Brahmane. Ce Râdjarchi fut condamné à errer par le monde, portant partout avec lui une odeur de sang. Tous les hommes et ses propres sujets le fuyaient ; il ne pouvait plus goûter aucun plaisir. Le malheureux, accablé de chagrin, ne recevait aucune consolation. Indra lui fit obtenir la protection de Sônaca : ce saint Brahmane, à la prière du roi des dieux, fit célébrer à Djanamédjaya le sacrifice du cheval, pour le purifier de sa faute ; et dès que la cérémonie supplémentaire⁷ eut été achevée, l'odeur de sang disparut. Cependant, ô prince, le char divin⁸ fut donné par Indra à Vasou, roi de Tchédi, en récompense de sa piété : après lui,

¹ Voy. la XVIIIe lecture.

² Cette idée est exprimée par le mot मोक्ष qui signifie délivrance. L'âme arrivée à un certain degré de perfection, ne doit plus s'unir à la matière, et se trouve identifiée avec Dieu.

³ *Ousanas* est un nom de Soucra, régent de la planète de Vénus. Il était fils de Bhrigou et précepteur des Dêtyas.

⁴ Ce personnage est, dans cette lecture, appelé *Drouhya* : dans la lecture suivante, c'est *Drouhyou*.

⁵ La première syllabe de ce mot est presque toujours longue elle n'est brève que dans quelques exemples.

⁶ Telle est la leçon du mss. bengali. Les autres au lieu de भाय्या donnent काय्या ; ce qui pourrait s'expliquer par cette idée, que ce char lui avait servi à exécuter ses exploits.

⁷ Ce sacrifice s'appelle अवब्रिरूथ avabritha : quand le sacrifice principal est achevé, on en fait un autre pour suppléer à tout ce qui a pu manquer dans le premier.

⁸ Il me semble que ce char est un symbole de la souveraineté : il y a peut être quelque rapport entre cette fiction et le mot *tchacravartin*, épithète donnée à certains souverains car le mot चक्र, tchakra signifie aussi roue d'un char.

Vrihadratha le posséda, et le laissa en héritage à son propre fils. Après avoir tué Djarâsandha, Bhîma en fit présent au fils de Vasoudéva, à Crichna son allié et son ami.

Le fils de Nahoucha, Yayâti, maître des sept Dwîpas et de leurs mers, divisa la terre en cinq parties pour ses enfants. Dans sa sagesse, il donna le sud-est à Tourvasou, l'occident et le septentrion à Drouhya et à Anou, le nord-est au fameux Yadou, et le milieu à Poûrou qu'il fit sacrer roi. Ces princes gouvernèrent donc les sept Dwîpas et les villes qui en dépendent dans les limites que je viens de te dire, et se firent remarquer par leur justice. Noble rejeton de Courou, je t'apprendrai quels ont été leurs enfants.

Laissant à ces cinq fils le soin des affaires, Yayâti quitta l'arc et les flèches ; sa faiblesse ne lui permettait plus de porter le poids du gouvernement. L'invincible monarque, ainsi désarmé, contemplant avec plaisir la terre qu'il avait partagée à ses enfants. Il dit un jour à Yadou : « Mon fils, charge-toi de ma vieillesse et de ses incommodités⁹ ; laisse-moi revêtir ta jeunesse, que je puisse sous cette forme parcourir encore la terre ». Yadou lui répondit : « Ce n'est point ici la charité¹⁰ que demande le Brahmane mendiant, et qu'on ne peut s'empêcher de lui accorder. O roi, je ne saurais prendre votre vieillesse avec tous ses inconvénients. La vieillesse est sujette à mille souffrances que lui cause la nécessité de boire et de manger. Par conséquent je ne puis accepter cette proposition. Vous avez d'autres fils qui vous sont plus chers que moi. Prince, choisissez parmi eux quelqu'un qui accède à vos désirs ». Ainsi parla Yadou ; et le puissant Yayâti, outré de colère, dit à son fils en l'accablant de reproches : « Et quelle est donc ta condition ? quels sont tes devoirs, insensé, toi qui oses me manquer de respect, comme si j'étais un étranger pour toi ? » Et dans son indignation il maudit Yadou : « Misérable ! que ta postérité soit privée du trône ». Il s'adressa pareillement à Tourvasou, à Drouhya, à Anou, et il reçut d'eux la même réponse. L'invincible Yayâti, emporté par son courroux, prononça aussi contre eux la même imprécation. Après avoir maudit ses quatre fils aînés, il tint à Poûrou un semblable discours : « Poûrou, je voudrais, revêtu des formes de ta jeunesse, parcourir la terre. Consens-tu à te charger de ma vieillesse ? » Le généreux Poûrou accepta sa proposition, et Yayâti, prenant la jeunesse de son fils, se mit à parcourir la terre. Pour terminer dignement le cours de cette carrière de plaisirs, il séjourna dans le bois de Tchêtraratha¹², occupé de ses amours avec la belle Viswâtchî¹³. Quand il fut rassasié de ce bonheur que donne le désir satisfait, ce prince revint trouver Poûrou, et reprit sa vieillesse. Voici, ô grand roi, fils de Bharata, les vers que prononça alors Yayâti, et dans lesquels il conseille à l'homme de concentrer en soi ses désirs¹⁴, comme la tortue retire ses membres dans son écaille. « Jamais, dit-il, la passion n'est contente des concessions qu'on lui fait : c'est ainsi que le feu du sacrifice est alimenté par le beurre sacré qu'on y jette. En voyant que tous les biens de la terre ne suffisent pas aux désirs d'un seul homme, que le riz, l'orge, l'or, les bestiaux, les femmes, rien n'est assez pour lui, on doit devenir raisonnable.

9 Note manquante.

10 Le mot sanscrit qui désigne cette aumône, est भिक्षा, *bhikshâ*. Il y a quatre ordres religieux appelés आश्रम, âsramas, dont le quatrième est l'ordre des mendiants. Il ne faut pas refuser l'aumône à un mendiant ; car sa malédiction est inévitable. Voyez, dans le drame de *Sacountalâ*, l'effet de la malédiction de Dourvâsas.

11 Note manquante.

12 Tchitraratha est un Gandharva de la cour d'Indra, et de son nom le parc de plaisance de ce dieu est appelé *Tchêtraratha*.

13 C'est le nom d'une Apsarâ ou nymphe céleste.

14 Cette pensée, et quelques-unes de celles qui viennent après, se trouvent dans le Bhagavad-gîtâ. Voy. lect. II, sl. 58 et alibi.

Celui qui respecte tous les êtres et ne les outrage ni en actions, ni en paroles, ni en pensées, obtient un jour le bonheur de Brahmâ. Ce bonheur est réservé à celui qui ne craint pas les autres et qui n'en est pas craint, qui n'éprouve aucun sentiment d'amour ni de haine. Heureux celui qui n'est point tourmenté de cette soif, funeste maladie qui ne vieillit point dans l'homme, lors même qu'il vieillit ! Ses cheveux, ses dents vieillissent toujours ; son désir de richesses, son amour de la vie ne vieillissent point. Le bonheur que donne en ce monde la passion satisfaite, et la félicité supérieure que l'on goûte dans le ciel, ne valent pas la seizième¹⁵ partie du contentement que procure l'extinction de cette soif insatiable ».

Après avoir ainsi parlé, le Râdjarchi se retira dans la forêt avec sa femme, et pendant longtemps encore il s'y livra à une austère pénitence. Après avoir, sur la montagne de Bhrigou (Bhrigoutounga), subi tous les genres de mortifications, enfin ce glorieux monarque, s'abstenant de manger, quitta son corps mortel, et, avec son épouse, alla au ciel. Les cinq Râdjarchis ses fils ont rempli toute la terre de leurs enfants, comme le soleil la remplit de ses rayons.

Apprends quels furent les descendants du Râdjarchi Yadou, objets de vénération pour les Râdjarchis, et parmi lesquels on compte Nârâyana, autrement Hari, né dans la maison de Vrichni.

Celui qui lit ou qui écoute l'histoire sacrée d'Yayâti, ô roi, obtiendra une juste confiance en soi-même, une famille nombreuse, une heureuse vieillesse et une grande gloire.

TRENTE ET UNIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE CAKCHEYOU.

Djanamédjaya dit :

Cependant je voudrais bien, ô saint Brahmane, entendre séparément l'histoire de la race de Poûrou, de Drouhya¹, d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou. Avant d'arriver à la famille de Vrichni, donne-moi, en remontant vers la première source, quelques détails préliminaires sur ma propre généalogie.

Vésampâyana reprit :

O grand roi, écoute en détail l'histoire de la race de Poûrou, si féconde en héros, et de laquelle tu es sorti. Je te parlerai d'abord de la noble famille de Poûrou, et ensuite de celles de Drouhya, d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou.

Le fils de Poûrou fut le généreux Djanamédjaya : il donna le jour à Pratchinwân, qui soumit l'orient ; Pratchinwân, à Pravîra ; Pravîra, à Manasyou ; Manasyou, au roi Abhayada ; Abhayada, à Soudhanwan ; Soudhanwan, à Vahougava ; Vahougava, à Samyâti ; Samyâti, à Ahamyâti ; et Ahamyâti, à Rôdrâswa².

Rôdrâswa eut de l'Apsarâ Ghritâkchî dix fils, savoir : Ritchéyou, Cricanéyou, Cakchéyou, Sthandiléyou, Sannatéyou, Dasârnéyou, Djaléyou, le glorieux Sthaléyou, Dhanéyou, et Vanéyou. Il eut aussi dix filles, Bhadrâ, Soûdrâ, Madrâ, Sâladâ, Mâladâ, Khalâ, Tchalâ, Baladâ, Sourasâ, et Gotchapalâ, qui fut la perle des femmes.

¹⁵ Le diamètre de la lune est divisé en seize parties que l'on appelle *calâs*. Ce passage fait allusion à cette division.

¹ Dans le texte de cette lecture on trouve *Drouhyou* au lieu de *Drouhya* que porte la lecture précédente.

² Cette partie est, sur les manuscrits dévanâgaris, incomplète : plusieurs princes y sont omis. J'ai suivi le manuscrit bengali, qui donne plus de détails.

Un Richi de la race d'Atri, nommé Prabhâcara, épousa ces princesses. Il eut de Bhadrâ un fils célèbre qui s'appela Soma³. C'est lui qui, dans un moment où le soleil frappé par Swarbhânou⁴ tombait du ciel, et où le monde était couvert de ténèbres, fit apparaître la lumière ; lui qui bénit⁵ ce soleil, et par ses paroles l'arrêta dans sa funeste chute ; lui qui, fameux par ses austérités, a enrichi la famille d'Atri de ses plus beaux rejetons ; qui dans les sacrifices a reçu des dieux les avantages⁶ d'Atri. Prabhâcara, adonné aux rigueurs de la pénitence, eut de ces dix épouses dix nobles fils qui portèrent les mêmes noms que leurs mères : pieux Richis, attachés aux préceptes des Vèdes, ils furent chefs d'une race nombreuse, et connus sous le nom de Swastyâtréyas ; mais ils n'héritèrent point des prérogatives d'Atri.

Cakchéyou eut trois fils habiles à conduire un char de guerre, et nommés Sabhânara, Tchâkchoucha et Paramanyou. Sabhânara donna le jour au sage Câlânala ; Câlânala, à Srindjaya renommé pour sa connaissance des lois ; Srindjaya, au vaillant Pourandjaya ; Pourandjaya, à Djanamédjaya ; le Râdjarchi Djanamédjaya, à Mahâsâla estimé parmi les dieux et célèbre parmi les hommes ; et Mahâsâla, au juste Mahâmanas honoré par les Souras eux-mêmes. Mahâmanas fut le père de deux enfants, d'Ousînara instruit dans la science du devoir, et du puissant Titikhou.

Ousînara eut cinq épouses, filles de Râdjarchis et nommées Nrigâ, Crimî, Navâ, Darbâ et Drichadwatî. Elles lui donnèrent cinq fils qui, enfants de sa vieillesse, furent une récompense accordée à ses oeuvres de pénitence. Nrigâ fut mère de Nriga ; Crimî, de Crimi ; Navâ, de Nava ; Darbâ, de Souvrata ; et Drichadwatî, du roi Sivi, surnommé Ôsînara.

Sivi donna naissance aux Sivis⁷, Nriga aux Youdhéyas. Le pays de Navarâchtra fut ainsi appelé du nom de Nava, et la ville de Crimilâ de celui de Crimi. De Souvrata sont descendus les Ambachthas.

³ Ce nom est celui de la lune : mais le personnage dont il s'agit dans cet endroit, n'est pas le dieu Soma, fils d'Atri, puisqu'on y dit qu'il n'en est que le descendant. On prétend que des yeux d'Atri sortit un rayon, suivant d'autres une humeur blanche, qui fut recueillie par la mer, et qui donna naissance à la lune, appelée Soma. Mais la légende rapportée ici, quoique un peu obscure, ne me paraît pas devoir s'appliquer au dieu, régent de la lune. Il me semble plutôt qu'il s'agit d'un astronome qui expliqua les éclipses du soleil. Au reste, le texte est assez peu clair pour qu'il me soit permis de douter si le fait dont on parle doit être attribué à Soma ou à son père Prabhâcara. Par les dix princesses qu'on donne pour épouses à celui-ci, il semble qu'on désigne les *disas* ou points cardinaux, qu'on a en effet représentés ailleurs comme dix déesses. Je trouve dans le dictionnaire de M. Wilson, que *Bhadrâ* est le nom de l'une de ces périodes astronomiques, nommées *Câranâs*. Il serait possible que ce conte allégorique indiquât l'invention d'un système céleste sur lequel le poète ne donne ici aucun détail. Cependant, d'un autre côté, il est question de ces *Câranâs*, tom. IX, pag. 366 des Recherches asiatiques. On en compte onze, dont sept variables et quatre invariables. Mais leurs noms ne répondent pas à ceux des dix filles de Rôdrâswa. C'est encore là un de ces petits problèmes que j'indique, mais sans pouvoir les expliquer.

⁴ C'est un Asoura, ennemi des dieux, et par conséquent de Soûrya, le soleil. Il joue un rôle dans tous les combats allégoriques des Détyas contre les habitants du ciel.

⁵ Littéralement, *il lui dit svasti (bene est)*. Cette parole était une bénédiction, ou une expression de bon augure, ou un terme d'approbation.

⁶ Le mot employé ici est धन, *dhana*, qui signifie *richesses, propriété*. Je suppose qu'il désigne les privilèges que pouvait avoir Atri dans les sacrifices, les offrandes qu'on lui faisait comme à l'un des patriarches.

⁷ Ces différents princes ont donné leurs noms à des peuples ou à des provinces. La description de l'Inde que Ward a insérée dans le commencement de son premier volume, pag. 9, range Sivi parmi les provinces de l'est, et Youdhéya parmi celles du nord. Au nombre des régions du nord-est, je vois Vanarâchtra ; c'est probablement Navarâchtra. Je ne me rappelle rien sur Crimilâ. Quant aux Ambachthas, Wi !ford (t. VIII de Recherches asiatiques) croit que ce sont les *Ambastæ* d'Arrien : ils habitaient dans l'est de l'Inde. C'est au moins ce qu'indique la liste ci-dessus indiquée.

Je te dirai quels furent les fils de Sivi ; il en eut quatre, dont la renommée s'étendit dans le monde : Vrichadarbha, Souvîra, Kêkéya et Madraca. Leurs sujets furent nombreux : on les connaît sous les noms de Kêkéyas, de Madracas, de Vrichadarbhas et de Souvîras⁸.

Voici maintenant, ô descendant de Bharata, la famille de Titikchou. Son fils, nommé Ouchadratha, régna dans l'orient. Il donna le jour à Phéna ; Phéna, à Soutapas ; Soutapas, à Bali. Ce dernier prince, au carquois d'or, était l'ancien roi Bali, connu par sa haute dévotion⁹, et qui se soumit à naître de nouveau parmi les hommes. Il eut cinq fils dont la race s'étendit sur la terre. Anga fut l'aîné : les autres étaient Banga, Souhma, Poundra et Calinga¹⁰. Ces enfants de Bali sont connus comme Kchatriyas : il en eut d'autres qui furent Brahmanes¹¹ et chefs de familles nombreuses.

Brahmâ, satisfait de la piété de Bali, lui avait accordé, pour récompense, d'être un dévot parfait, de vivre un calpa¹² entier, d'être victorieux dans les combats, d'être le premier dans l'accomplissement de ses devoirs royaux, de voir les trois mondes¹³, d'avoir une nombreuse postérité, de jouir d'une force incomparable, et de connaître les principes de la sagesse et de la vertu. Brahmâ lui avait dit : « Tu seras sur la terre l'auteur et le chef de quatre peuples ». Cette pieuse assurance du dieu donna à Bali une tranquillité parfaite. Tous ses enfants reçurent d'un illustre Mouni une instruction solide, qui dissipa en eux les ténèbres de l'ignorance, et les fit briller de tout l'éclat du savoir. Ils détestèrent le vice. Bali les fit sacrer tous les cinq ; alors heureux père et prince vénéré, animé de l'amour de la dévotion, il s'y livra entièrement. Enfin respecté de tous les êtres, il retourna près de Câla¹⁵ qu'il assiste dans ses fonctions, et rentra dans son royaume infernal.

Les peuples sur lesquels régnèrent ses cinq enfants sont les Angas, les Bangas, les Souhmacas, les Calingas et les Poundracas¹⁶.

Apprends quelle fut la postérité d'Anga. Il eut pour fils le grand roi Dadhivâhana. Dadhivâhana fut le père du prince Diviratha ; Diviratha, du sage Dharmaratha, qui confondit ses ennemis par sa puissance ; et Dharmaratha, de Tchitraratha.

Dharmaratha fit, sur le mont Vichnoupâda¹⁷, un sacrifice avec Indra, et ce grand prince y but le soma¹⁸.

⁸ Je trouve encore là trois noms de pays cités sur la même liste : Kêkéya et Madra, placés parmi les provinces du nord, et Souvîra parmi celles du sud-ouest. Le Târâ-tantra appelle le Souvîra le pire des pays, et le place à l'est du Soûraséna ; quant au Macira, il le met entre la province de Virâta et celle de Pândya. Il ne dit rien sur le Vrichadarbha.

⁹ C'était un Mahâyogin, महायोगिन्. Nous verrons plus tard l'histoire de cet ancien Bali, dans l'avatare de Vâmana : par sa piété il avait obtenu l'empire du ciel et de la terre ; il en fut dépossédé par Vichnou, et envoyé, comme souverain, dans l'enfer ou *Pâtâla*. La ressemblance des noms a donné lieu à la fable de sa renaissance.

¹⁰ Banga habita le Bengale ; Anga, le Bhâgalpore ou Bengale propre ; Poundra, une partie du Chandail ; et Calinga, le Bundelcund. Le pays de Souhma ou Soukcha devait se trouver dans l'est de l'Inde.

¹¹ Voilà une nouvelle preuve que la distinction des castes n'était pas déterminée dans ces temps anciens comme elle le fut plus tard, et qu'elle s'établissait plus par la position sociale que par la naissance.

¹² Voy. lect. VIII.

¹³ Le ciel, la terre et les enfers.

¹⁵ Câla est ici le même qu'Yama, juge des hommes et souverain de l'enfer ou *Nâraca*

¹⁶ Voy. la note 10.

¹⁷ Sur le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *Vichnoupâda*, on lit *Câlandjara*, le Callinger, montagne du Bundelcund.

¹⁸ Jus de *asclepias acida*, qu'on buvait dans les sacrifices.

De Tchitraratha naquit Dasaratha, surnommé Lomapada, dont la fille se nomma Sântâ. Il eut pour fils un héros fameux, nommé Tchatouranga, qu'il dut à la protection de Richyasringa¹⁹. Tchatouranga donna le jour à Prithoulâkcha ; Prithoulâkcha, à l'illustre roi nommé Tchampa, qui habita la ville de Tchampâ²⁰, auparavant Mâlinî, et qui, par la bienveillante intercession de Poûrnabhadra²¹, obtint un fils appelé Haryanga. Celui-ci eut pour protecteur le fils de Vibhândaca, qui lui servit de bouclier contre ses ennemis, et qui par des mantras particuliers il descendre pour lui sur la terre un char merveilleux.

Le fils de Haryanga se nomma Bhadraratha. De Bhadraratha naquit le roi Vrihadcarman ; de Vrihadcarman, Vrihaddarbha ; de Vrihaddarbha, Vrihanmanas ; du grand roi Vrihanmanas, le vaillant Djayadratha ; de Djayadratha, Dridharatha ; de Dridharatha, Viswadjit ; de Viswadjit, Carna ; et de Carna, Vicarna, qui eut cent fils, glorieux rejetons de la famille des Angas.

Le roi Vrihanmanas, fils de Vrihaddarbha, eut deux femmes, Yasodévi et Satyâ²², qui lui donnèrent deux fils. D'où il arriva que sa race se partagea en deux branches. Yasodévi fut mère de Djayadratha ; et Satyâ, de Vidjaya qui fut accordé par Brahmâ à sa piété. Vidjaya donna le jour à Dhriti ; Dhriti, à Dhritavrata ; Dhritavrata, à Satyacarman, fameux par sa mortification ; Satyacarman, à Adhiratha, surnommé Soûta, qui recueillit Carna ; de là vient que celui-ci est appelé fils de Soûta²³. Telle est la tradition qui court sur le vaillant Carna, qui eut pour fils Vrichaséna : Vrichaséna fut père de Vricha.

Ce sont là les princes issus d'Anga, princes vertueux, magnanimes, habiles à diriger un char, et pères de nombreux enfants.

O roi, je vais te parler maintenant, comme je te l'ai annoncé, de la famille de Ritchéyou, fils de Rôdrâswa, famille dans laquelle tu es né.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUROU.

Vêsampâyana dit :

Ritchéyou, respectable Râdjarchi, fut distingué par le titre d'Écarât (souverain unique). Il eut pour femme Djwalanâ, fille de Takchaca. Elle donna le jour au saint roi Matinâra, qui fut le père de trois fils, renommés pour leur piété, Tansou¹, Pratritha, et le sage Soubâhou, tous savants dans les Vèdes, possédant la science sacrée, et professant la vérité dans leurs discours, tous exercés au métier des armes, courageux et guerriers expérimentés. Matinâra eut aussi une fille nommée Gôri, qui fut la mère de Mândhâtri². Le

¹⁹ Voy. dans les notes de Sacountalâ, p. 201, l'épisode de Richyasringa, traduit du Râmâyana.

²⁰ Ville du Bhâgalpore.

²¹ Je suppose que c'est une épithète de Richyasringa, fils de Vibhândaca.

²² Le manuscrit dévanâgari de Paris l'appelle *Satwî*.

²³ Le mot *Soûta*, qui signifie *conducteur de char*, est regardé par M. Wilson comme synonyme de *Soûrya*, c'est-à-dire le soleil, dont Carna était fils illégitime.

¹ Le manuscrit bengali et celui de M. Tod portent *Tansourodha*. J'ai pris la leçon du mss. dévanâgari de Paris, parce que plus bas on nomme ce prince simplement *Tansou*. Sur les tables de Fr. Hamilton, on lit *Tansarasa*, que ce savant confond avec le prince Soumati.

² Ce prince est celui qu'on a surnommé *Yôvanâswa*, c'est-à-dire fils d'Youvanâswa, et dont il a été question lect. XII, p. 61. Ce passage renferme un synchronisme précieux pour l'histoire des deux races des rois indiens ; synchronisme observé dans les tables de Jones et de Bentley, mais non dans celle de Wilford.

fils de Pratiratha se nomma Canwa. Il régna, et eut pour fils Médhâtithi, saint Dwidja³ qui est aussi appelé Cânwa. O Djanamédjaya, Médhâtithi donna le jour à une fille habile dans la science de Brahma ; elle se nommait Ilâ. Elle fut l'honneur de son sexe, et devint l'épouse de Tansou.

Tansou eut pour fils Sourodha, roi pieux et illustre, qu'on nomme aussi Dharmanétra⁴ (oeil de la justice). Celui-ci fut invincible et habile dans la science des saints. Il eut pour épouse Oupadânavî⁵, qui le rendit père de quatre fils, Douchmanta⁶, Souchmanta⁷, Pravîra et Anagha.

Douchmanta donna le jour au vaillant Bharata, qui eut la force de dix mille éléphants⁸, et fut surnommé Sarwadamana⁹. C'est à ce grand roi Bharata, fils du magnanime Douchmanta et de Sacountalâ, que tu dois, ô prince, ton surnom de Bhârata¹⁰. Je t'ai déjà raconté comment¹¹ les fils du roi Bharata périrent par la jalousie de ses épouses. O roi, le grand Mouni Bharadwâdja, fils de Vrihaspati et petit-fils d'Angiras, fut, par la vertu de grands sacrifices et l'invocation aux vents¹², transféré dans la famille de ce prince, et appelé, dit-on, à perpétuer sa race. Ce sage indiqua au roi les cérémonies qu'il avait à

³ Canwa était Kchatriya : ainsi le mot *dwidja* ne peut signifier un Brahmane, quoique Médhâtithi soit regardé comme un Mouni. Dans le drame de Sacountalâ, le solitaire à qui se trouve confiée cette princesse, se nomme aussi Canwa. Mais je ne pense pas que ce puisse être ce personnage, quoique ce fût alors un usage, pour les rois, de se retirer dans les bois, et de s'y livrer aux exercices de la piété.

⁴ Ailleurs il est appelé Dharmamitra.

⁵ Ce passage prouve que les rois indiens, malgré leur piété, ne se faisaient point un scrupule de s'allier aux familles étrangères qui peut-être professaient d'autres sentiments religieux. Car Oupadânavî, comme nous l'avons vu, IIIe lect., était fille du Dâna Vrichaparwan. Fr. Hamilton appelle son époux *Soughora* au lieu de *Sourodha*.

⁶ Le manuscrit bengali porte *Douchmanta*, et les autres *Douchyanta*, qui est, à ce qu'il paraît, la leçon la plus usitée ; car, sur ce même manuscrit, par surcharge, on a écrit *Douchyanta*. Dans le drame de *Sacountalâ*, on lit *Douchmanta*.

⁷ On peut lire également Souchyanta.

⁸ Le texte peut se prêter à un autre sens . आगायुतबलः, *nâgay ütavalah*.

⁹ Voy. au septième acte du drame de *Sacountalâ*, la scène où le jeune Sarwadamana joue avec un lion. Je saisis cette occasion pour recommander à mes lecteurs la traduction de ce drame, qu'a donnée quelque temps avant sa mort mon savant maître, M. de Chézy, traduction qu'un de ses confrères à l'Académie a si justement appelée le chant du cygne.

¹⁰ Le manuscrit dévanâgari de Paris contient ici cinq vers empruntés (lect. VI, sl. 107) à l'épisode du Mahâbhârata où est racontée l'histoire de Sacountalâ, épisode qui se trouve à la suite de la belle édition du drame dont je viens de parler. Ces cinq vers donnent l'étymologie du mot *Bharata*, que le poète dérive de la racine भृ, *porter*, laquelle fait au présent भरति. J'ai déjà indiqué que l'â, comme dans Bhârata, marquait la descendance.

¹¹ Il est probable que cette histoire est dans le Mahâbhârata. Cependant Ward, qui a donné l'analyse de ce poème, n'en parle point.

¹² J'ai traduit littéralement le mot मरुद्धिः. Comme il s'agit ici d'une cérémonie qui doit servir à continuer une famille, peut-être on invoque le vent parce qu'il (Bhâgavata, liv. II.) J'avais cru d'abord que, Bharadwâdja étant un Angiras, et les Marouts se trouvant associés aux Angiras dans la cérémonie du sacre de Djanamédjaya, rapportée dans les Vèdes, et mentionnée par M. Colebrooke (Recherches asiatiques, t. VIII), il fallait regarder cette cérémonie comme un sacrifice de famille. Je pense maintenant qu'il faut y voir une adoption par les vents, comme dans la XXXIVe lecture il y en a une autre par les eaux. L'enfant ainsi adopté est nommé Critirna par les lois de Manou, lect. IX, sl. 169.

remplir dans cette circonstance. C'est ainsi qu'il naquit à ce prince un fils qu'il n'avait pas engendré, et qui reçut en conséquence le nom de Vitatha¹³. Après cette naissance de Vitatha, Bharata alla au ciel : Bharadwâdja donna au nouveau prince le baptême royal, et se retira ensuite dans la forêt.

Ce roi Vitatha eut cinq enfants, Souhotra, Souhotri, Gaya, Garga et le grand Capila.

Souhotra donna le jour à deux fils, le pieux Câsica et Gritsamati.

Gritsamati eut des enfants qui furent Brahmanes, Kchatriyas et Vêsyas¹⁴.

Le fils de Câsica fut Câséya : Câséya fut le père de Dîrghatapas, qui eut lui-même pour fils le sage Dhanwantari. Le fils de Dhanwantari se nomma Kétoumân : celui-ci donna le jour au sage Bhîmaratha ; Bhîmaratha, à Divodâsa, roi de Bârânasî¹⁵, qui extermina les Râkchasas. En ce temps, un prince Râkchasa, nommé Kchémaca, occupa la ville de Bârânasî, qui devait rester déserte pendant mille ans, par suite d'une malédiction prononcée contre elle par le sage et grand Nicoumbha. Voyant sa capitale sous le coup de cette imprécation, le roi Divodâsa habita, non loin de là, une ville charmante sur les rives de la Gomatî. Bârânasî avait auparavant appartenu à Bhadrâsrénya, prince de la famille d'Yadou, qui trouvait son bonheur dans les oeuvres de pénitence¹⁶. Il eut cent fils habiles à tirer de l'arc : le roi Divodâsa les avait tués, et s'était emparé de leur capitale.

Le fils de Divodâsa fut un héros : on l'appela Pratardana. Il eut deux fils, Vatsa et Bharga.

Le fils de Vatsa fut Alarca, prince qui sut se faire respecter sur la terre¹⁷.

(Cependant il était resté un fils de Bhadrâsrénya, nommé Dourdama, que Divodâsa avait épargné parce qu'il était encore enfant. Maître de tout l'héritage d'Héhaya, ce prince céda à Divodâsa les domaines de son père. Bhîmaratha avait aussi laissé un autre fils, nommé Achtâratha : généreux Kchatriya, ce souverain jaloux de mettre un terme à toutes les inimitiés, rendit à Dourdama la partie de son héritage qu'il possédait et qui lui avait été enlevée dans son enfance par Divodâsa¹⁸.)

Alarca, roi de Câsi, fut attaché à la loi divine et ami de la vérité. Il régna soixante-six mille ans¹⁹ : son royaume avait une grande étendue. Noble rejeton de la maison de Câsi, il fut beau de sa personne, et conserva toujours sa jeunesse, par un privilège particulier que lui donna Lopâmoudrâ²⁰. Il obtint aussi de cette sainte la faveur d'une longue vie. Quand le

¹³ *Vitatha* signifie *faux*. On voit par ce passage que ce prince fut un fils adoptif de Bharata. Quelques-uns pensent qu'on doit considérer Vitatha et Bharadwâdja comme la même personne. Le texte indique, cependant, qu'en effet Bharadwâdja fut adopté, mais qu'il ne régna point, et que le trône passa à son propre fils qui reçut le nom de Vitatha, et qui n'était que le petit-fils adoptif de Bharata. Le poète appelle *sancramana*, संक्रमन, cet acte de translation, dont Manou ne parle point.

¹⁴ Ce n'est pas la première fois que nous remarquons une pareille circonstance, qui indique la confusion des castes, et par conséquent l'oubli des lois divines. Pour ce passage et pour le nom de Gritsamati, comparez la lecture XXIXe.

¹⁵ C'est Bénarès. Ce passage se trouve déjà dans la XXIXe lect. : il y a seulement ici quelques vers de plus, qui servent à expliquer plusieurs endroits trop concis de l'autre lecture.

¹⁶ Cette phrase manque sur le man. bengali.

¹⁷ Cette périphrase est la traduction du mot सन्नतिमाण्, *Sannatimân*, épithète donnée ici au roi Alarca. Dans la XXIXe lecture, le fils de ce prince se nomme *Sannati*.

¹⁸ J'ai traduit ce passage sans être bien assuré du sens. Il y a confusion dans les phrases, et transposition dans les vers. J'en ai tiré ce que j'ai pu, et j'en avertis le lecteur.

¹⁹ Exagération plus que poétique, que le lecteur réduira peut-être à soixante-six ans.

²⁰ Lopâmoudrâ était la femme du saint Mouni Agastya.

temps de l'imprécation fut terminé, le vaillant Alarca donna la mort au Râkchasa Kchémaca, et vint habiter la belle ville de Bârânasî.

Le fils d'Alarca fut le prince Sounîtha : Sounîtha donna le jour à l'illustre Kchémya ; Kchémya, à Kétoumân ; Kétoumân, à Varchakétou ; Varchakétou, à Vibhou ; le roi Vibhou, à Ânartta ; Ânartta, à Soucoumâra ; Soucoumâra, au belliqueux Satyakétou²¹.

De ce prince naquit un fils qui, du nom de son aïeul Vatsa, fut appelé Vatsabhoûmi, et du nom de Bharga, Bhargabhoûmi²². Vatsabhoûmi fut un roi puissant et juste.

Ces enfants d'Angiras contractèrent des alliances avec la race de Bhrigou, ô fils de Bharata : dans ces familles on trouve des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Un fils²³ de Souhotra fut Vrihan²⁴, qui eut trois fils, Adjamîdha, Dwimîdha, et le vaillant Pouroumîdha²⁴. Adjamîdha avait trois épouses célèbres pour leur beauté, Nîlinî, Késinî et Dhoûminî. Késinî devint mère de l'illustre Djahnou²⁶. Ce prince faisait un jour un grand et magnifique sacrifice. Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa : celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ces désastres, Djahnou irrité dit à Gangâ : « Je boirai tes eaux qui arrosent les trois mondes ; voilà la récompense de ton orgueil ». Alors les Maharchis s'apercevant qu'il avait bu Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, sous le nom de Djâhnavî.

Djahnou eut pour épouse Câvérî, fille d'Youvanâsua, laquelle, de la moitié de son corps, qui fut doublé par suite d'une imprécation de Gangâ, a formé une rivière²⁷ de son nom. Le fils bien-aimé de Djahnou fut le vaillant Adjaca ; Adjaca eut pour fils le roi Balâcâsua, prince chasseur ; celui-ci donna le jour à Cousica²⁸, qui augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas²⁹, et se plut à parcourir les forêts. Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte, devint son fils, et fut le roi Gâdhi³⁰ : c'est par cette raison qu'on surnomme Indra Côsica.

Gâdhi donna le jour à Viswâmitra, à Viswaratha, à Viswakrit et à Satyavatî.

Satyavatî épousa Ritchîca et mit au monde Djamadagni.

Viswâmitra eut pour fils Dévarâta et d'autres dont la gloire est répandue dans les trois mondes. Voici leurs noms : Dévasravas ; Cati, qui donna son nom aux Câtyâyanas ;

²¹ Il y a ici quelque différence avec les noms cités dans la XXIXe lect., et plusieurs omissions.

²² Le texte porte भार्गवात्. Je traduis comme s'il y avait भार्गवान्, ou plutôt भार्गतः. On a vu un peu plus haut que Vatsa et Bharga étaient deux fils du roi Pratardana. Voy. la note 30 de la XXIXe lecture.

²³ Voy. lect. XX.

²⁴ Fr. Hamilton pense que Vrihan est le même que Vrihatkchétra.

²⁴ Ces trois princes, dans la XXe lect., sont fils de Hastin ; Hastin, de Souhotra ; et Souhotra, de Vrihatkchétra. Voy. la XXIXe lect, note 2.

²⁶ Voy. la XXVIIe lecture, où cette histoire est déjà racontée. Djahnou s'y trouve indiqué comme fils de Souhotra.

²⁷ Voyez lect. XXVII, note 6. La Câvérî sort du mont Sahya. L'auteur fait sans doute ici allusion à l'épithète *Arddha-Gangâ*.

²⁸ Voy. la XXVIIe lecture : Cousica y est fils de Cousa, et Adjaca de Sounaha

²⁹ ci le manuscrit de M. Tod porte le nom des Pahlavas. Voy. lect. XXVII, note 7.

³⁰ Encore une lacune : on passe le roi Gadhi, pour ne citer que son fils Gâdhi. C'est Gadhi qui était Indra incarné. Voy. la XXVIIe lecture.

Hiranyâkcha, fils de Sâlâvatî ; Rénou, qui fut père de Rénoucâ³¹ ; Gâlava, fils de Sâncriti ; et Moudgala.

Voici maintenant les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de Côsica : les Pânins, les Babhrous, dévoués à la méditation et à la prière ; et parmi les princes, les Dévarâtas, les Sâlancâyanas, les Sôsravas, les Lohityas, les Yâmadoûtas, les Cârîchis. Parmi les Côsicas, on cite encore les Sêndhavâyanas. Le Richi Viswâmitra eut aussi un grand nombre de gendres qui portèrent ce nom de Côsica. La race de Poûrou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

L'aîné des fils de Viswâmitra eut aussi le nom de Sounah-sépha. Ce Mouni, après avoir appartenu à la famille de Bhrigou, voulut encore paraître dans celle de Cousica.

Ainsi Dévarata et les autres sont les fils de Viswâmitra.

Achtaca fut fils de Viswâmitra et de Drisadwatî.

Lôhi dut le jour à Achtaca : telle fut la postérité de Djahnou³².

Je te dirai maintenant, ô fils de Rharata, quelle fut d'un autre côté la noble race d'Adjamîdha. Ce monarque eut de Nilinî le prince Sousanti : celui-ci donna le jour à Pouroudjâti, et Pouroudjâti à Vâhyâswa. Vâhyâswa eut cinq fils, semblables à des immortels : Moudgala, le roi Srindjaya, Vrihadichou, Yavînara l'invincible, et Crimilâswa. « Ces cinq princes sont, disait-on, suffisants pour la défense des provinces ("pantcha alam") ». Telle est l'origine de ce nom de Pântchâla, donné à cinq princes puissants, qu'environnaient de nombreux vassaux.

Le fils de Moudgala fut le glorieux Môdgalya.

Tous ces Kchatriyas furent généreux et pleins de qualités dignes de leur caste. Les enfants de Moudgala, et ceux de Canwa, reçurent aussi le surnom d'Angiras, et s'unirent entre eux par des alliances.

Le fils aîné de Môdgalya³³ fut un illustre Brahmarchi, qui épousa Indrasênâ et donna le jour à Badhryaswa. Badhryaswa eut, dit-on, de Ménacâ deux enfants jumeaux, le Râdjarchi Divodâsa et la glorieuse Ahalyâ. Ahalyâ fut l'épouse de Saradwân³⁴, et lui donna pour fils le grand Richi Satânanda. Satânanda fut le père du fameux Satyadhriti, aussi habile à tirer de l'arc qu'à expliquer les Vèdes. Un jour, à la vue d'une Apsarâ, il laissa échapper sa liqueur séminale, qui tomba sur un faisceau de ces roseaux appelés sara : il en naquit deux jumeaux, que le roi Sântanou rencontra à la chasse, et qu'il prit par compassion (cripa) ; de là vient que le garçon fut appelé Cripa, et la jeune fille Cripî ; on la nomme aussi Gôtamî³⁵. Ceux qu'on distingue par le surnom de Sâradvatas, sont les mêmes que ceux qu'on appelle Gôtamas.

Je reprends la suite de la famille du Râdjarchi Divodâsa. Son fils fut le Brahmarchi Mitrâyou, qui a donné naissance à la branche des Mêtréyas. Kchatriyas distingués, ils se multiplièrent, unis entre eux par des alliances, et connus quelquefois par l'épithète de Bhârgavas ou enfants de Bhrigou.

Le noble Srindjaya³⁶ eut pour fils Pantchadjana : celui-ci fut le père du roi Somadatta ; Somadatta, de l'illustre Sahadéva ; Sahadéva, du prince Somaca, lequel donna son nom à

³¹ Voy. la XXVIIe lecture ; la femme de Djamadagni s'appelait aussi Rénoucâ, mais ce n'était pas certainement la personne dont il s'agit dans ce passage.

³² Cette phrase peut vouloir dire aussi :

³³ Les deux manuscrits dévanâgaris disent *Moudgala*.

³⁴ Saradwân est sans doute ici un surnom de Gotama, l'époux d'Ahalyâ

³⁵ C'est-à-dire, petite-fille de Gotama.

³⁶ L'auteur a oublié de dire que Srindjaya était fils de Mitrâyou, que l'on donne pour un Brahmarchi, et qui engendra des Kchatriyas.

cette famille, qui portait auparavant celui d'Adjamîdha. De lui naquit Djantou, qui eut cent fils. L'aîné fut Prichata, père de Droupada : Droupada donna le jour à Dhrichtadyoumna, et Dhrichtadyoumna à Dhrichtakétou.

Voilà pour quelle raison les généreux Âdjamîdhas furent dès lors appelés Somacas, parce qu'une partie d'entre eux sont les fils de Somaca.

La troisième épouse d'Adjamîdha était Dhoûminî : c'est elle qui fut, ô roi, la mère de tes ancêtres. Elle n'avait point d'enfants, et elle en désirait vivement. Livrée à tous les exercices de la piété, elle se soumit pendant dix mille ans³⁷ à une pénitence sévère, entretenant le feu du sacrifice selon l'usage, ne mangeant qu'une nourriture légère et purifiée, dormant³⁸ sur le gazon sacré qui avait servi pour les offrandes. Enfin Adjamîdha, usant avec elle des droits d'époux, engendra Rikcha, Dhoumravarna et Soudarsana. Rikcha fut le père de Samvarana ; Samvarana, de Courou, qui soumit le pays au-dessus de Prayâga, et le nomma Couroukchétra³⁹, terre sacrée, agréable, et habitée par des hommes vertueux. La postérité de Courou fut nombreuse, et ses descendants s'appelèrent Côravas. Les fils de ce roi furent au nombre de quatre, Soudhanwan, Soudhanous, le puissant Parîkchit et le vaillant Arimédjaya. Soudhanwan donna le jour au sage Souhotra ; Souhotra, à Tchyavana, prince ami de la justice ; Tchyavana, à Critayadjna, qui aux soins qu'il prit des sacrifices, joignit la connaissance des lois ; Critayadjna, à un prince fameux⁴⁰, aimé d'Indra, héros s'élevant dans les plaines de l'air et planant au-dessus du pays de Tchédi, d'où lui est venu le surnom de Tchédyouparitchara. Son nom était Vasou ; il eut⁴¹ de Giricâ sept enfants :

Vrihadratha, qui fut un roi célèbre de Magadha, habile à conduire le char de bataille ; Pratyagraha ; Cousa⁴², appelé aussi Manivâhana ; Sâcala⁴³, Yadou, Matsya, et Câlî.

Le fils de Vrihadratha porta le nom de Cousâgra : il donna le jour au sage et vaillant Richabha ; Richabha, (au pieux Pouchpavân ;

³⁷ Exagération poétique pour exprimer un temps fort long.

³⁸ J'ai traduit ainsi littéralement le verbe सुष्वप. Voy., dans le dictionnaire de M. Wilson, le mot स्थण्डिलशायिन्. Je me suis rappelé à cette occasion les vers de Virgile, *Enéid.* I, VII..

*Cæsarum ovium, sub nocte silenti,
Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.*

Au reste, cette expression se trouve dans l'épisode extrait du *Brahmavêvarta-pourâna*, dont M. Stenzler a donné une édition. Mais il la traduit par *incidit in mærorem*, lect. I, sl. 31.

³⁹ C'est la contrée qui environne Dehli

⁴⁰ J'ai traduit par une épithète le mot विश्रुत, *Visrouta*, que quelques-uns regardent comme nom de ce prince. Il est dit, lect. XXX, que Vasou reçut un char volant. On conçoit aisément pour quelle raison on a feint que ce monarque avait le privilège de voler dans l'air : occupant les hautes montagnes d'un pays, il semblait avoir des ailes. Ainsi les Sogdiens, en voyant les soldats d'Alexandre maîtres de leurs rochers, pouvaient croire qu'ils y avaient volé. Alexandre disait à leur chef :

*Se effecturum ut crederet
Macedones etiam volare...
Pennas ait habere milites Alexandri.*

Quint. Curc. 1. VII. Voyez plus loin la lecture CXV.

⁴¹ Les grammairiens regardent le verbe तन् comme n'ayant qu'un sens neutre. Je le trouve dans cette phrase avec un sens actif : जज्ञे गिरिका सप्त मानवान्. M. Wilson, au mot जनि, traduit जन par *naître* ou *porter*.

⁴² Le manuscrit de M. Tod appelle ce prince *Cratha*.

⁴³ Le manuscrit bengali, au lieu de *Sâcala*, porte *Mârouta*.

Pouchpavân⁴⁴), à l'invincible Satyahita ; Satyahita, à Oûrdja, animé de l'esprit de justice. D'Oûrdja naquit un fils, rempli de valeur, qui se trouva formé de deux parties séparées, unies par Djarâ ; de là lui vint son nom de Djarâsandha⁴⁵. Ce monarque puissant fut le vainqueur de tous les Kchatriyas.

Djarâsandha fut le père de l'illustre Sahadéva ; Sahadéva, de l'auguste et glorieux Oudâpi⁴⁶ ; et Oudâpi, du pieux Sroutasarman.

Le fils de Courou, nommé Parikchit ou Parîkchit, engendra le juste Djanamédjaya. Celui-ci eut trois fils, habiles à conduire un char, Sroutaséna, Agraséna et Bhîmaséna, tous trois pleins de hautes qualités, de force et de valeur. Sroutaséna⁴⁷ donna la naissance à deux fils, Souratha et Matimân ; Souratha, à l'invincible Vidoûratha ; Vidoûratha, à Rikcha, prince habile à diriger un char, et qui fut le second de ce nom. Il y eut dans ta famille deux Rikcha, deux Parîtchit, trois Bhîmaséna, et deux Djanamédjaya.

Bhîmaséna dut le jour à Rikcha ; Pratîpa, à Bhîmaséna ; Sântanou, à Pratîpa. Sântanou eut deux frères, Dêvâpi et Bâhlica ; tous trois ils furent fameux dans l'art de conduire un char de guerre. O prince, c'est de Sântanou que tu es descendu.

Le royaume de Bâhlica fut Saptabâhlî. Ce prince eut pour fils le célèbre Somadatta, qui fut le père de Bhoûri, de Bhoûrisravas et de Sala.

Dêvâpi fut un Mouni, précepteur spirituel des Dévas.

Pour Sântanou, il fut roi et ancêtre des Côravas. O prince, je te dirai la généalogie de cette famille qui est la tienne. Sântanou eut de Gangâ un fils nommé Dêvavrata, et qui est le même que Bhîchma, aïeul⁴⁸ des Côravas. Câlî lui donna aussi un autre fils bien-aimé, Vitchitravîrya, monarque ami de la justice et pur de tout péché.

L'épouse de Vitchitravîrya conçut de Crichna-Dwêpâyana⁴⁹ trois fils, Dhritarâchtra, Pândou et Vidoura.

Dhritarâchtra eut de Gândhârî cent fils, dont l'aîné fut le prince Douryodhana.

De Pândou naquit Ardjouna, surnommé Dhanandjaya : le fils d'Ardjouna fut Abhimanyou, surnommé Sôbhadra, du nom de sa mère Soubhadra : le fils d'Abhimanyou fut Parîkchit ton père, ô Djanamédjaya.

⁴⁴ Ce vers ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

⁴⁵ *Djarâ* est le nom d'un démon femelle qui réunit les deux parties dont fut formé ce prince. *Sandha* signifie *union, jonction*. On raconte, à ce sujet, qu'un saint solitaire ayant partagé une grenade entre deux femmes d'Oûrdja, elles conçurent chacune une moitié d'enfant, et que Djarâ réunit les deux moitiés. De là ce prince est surnommé *Dwâmâtoura* (*qui a deux mères*).

⁴⁶ Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Oudâyou*.

⁴⁷ Le texte dit *Djanamédjaya* ; mais c'est une faute, et d'ailleurs le vers aurait une syllabe de trop.

⁴⁸ Bhîchma n'était point, comme le dit le texte, l'aïeul (पितामह) des Côravas, mais leur grand oncle. Il n'eut point d'enfants, et nous avons déjà dit que les Indiens font une fois par an des libations funéraires en son honneur, afin de remplir envers lui le devoir de fils.

⁴⁹ Les uns disent que ces trois princes furent fils de Vitchitravîrya ; les autres, que ce roi étant mort sans enfants, son frère de mère, nommé Vyâsa, autrement Crichna-Dwêpâyana, épousa sa veuve dont il eut Dhritarâchtra et Pandou, et, de plus, l'esclave de cette princesse, qui lui donna Vidoura. Chez les Juifs, c'était aussi l'usage que les frères suscitant de même des enfants à la veuve de leur frère. Cette espèce d'enfant chez les Indiens s'appelait क्षेत्रज्ञ. Voy. lois de Manou, lect. IX, sl. 167. Il est permis aussi de ne voir dans cette paternité de Vyâsa qu'une paternité toute spirituelle : il n'a peut-être été que le tuteur de ces jeunes princes et leur gourou.

Telle est l'histoire de la race de Poûrou, dont tu es sorti⁵⁰. Je vais te parler maintenant des familles de Tourvasou, de Drouhya, d'Anou et d'Yadou.

Tourvasou donna le jour à Vahni ; Vahni, à Gobhânou ; Gobhânou, à l'invincible monarque Trésânou ; Trésânou, à Carandhama ; Carandhama, à Maroutta. Je t'ai déjà parlé d'un roi Maroutta, fils d'Avikchita.

Maroutta n'avait point d'enfants : par ses sacrifices et ses présents magnifiques, il obtint une fille, nommée Sammatâ, qu'il accorda, comme cadeau de sacrifice⁵¹, au grand Samvartta. Il adopta aussi pour fils un prince de la race de Poûrou, le vertueux Douchmanta⁵². C'est ainsi que par suite d'une imprécation d'Yayâti, la famille de Tourvasou s'éteignit, et fut remplacée par celle de Poûrou.

De Douchmanta naquit le roi Carouthama, et de Carouthama naquit Acrîda, qui eut quatre fils, Pândya, Kérala, Gola, et le vaillant Tchola : d'eux est descendue la nombreuse population des Pândyas, des Tcholas et des Kéralas⁵³.

Drouhya eut pour fils Babhrousétou, qui donna le jour à Angârasétou, comparable pour sa force aux Marouts. Ce vaillant prince périt dans une guerre terrible qu'il soutint contre Yôvanâsua (fils d'Youvanâsua), et qui dura quatorze mois. Angârasétou fut père du prince Gândhâra, qui donna son nom à la grande province de Gândhâra⁵⁴, où naissent les meilleurs chevaux.

Anou donna le jour à Gharma ; Gharma, à Ghrita ; Ghrita, à Doudouha ; Doudouha, à Pratchétas ; Pratchétas, à Soutchéta. Voilà les Ânavas ou fils d'Anou.

Je vais actuellement ajouter quelques détails sur la race de l'illustre et grand Yadou. Écoute les éclaircissements que tu désires.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE CÂRTAVÎRYA.

Vêsampâyana dit :

Yadou eut cinq fils, pareils aux enfants des dieux. Sahasrada, Payoda, Crochtou, Nîla et Andjaca.

Sahasrada fut père de trois fils, renommés par leur justice : Hêhaya, Haya et Vénouhaya.

Hêhaya donna le jour à Dharmanétra ; Dharmanétra, à Cârtti ; Cârtti, à Sâhandja, qui bâtit la ville de Sâhandjanî. Le fils de Sâhandja fut le prince Mahichmân, fondateur de la ville de Mâhichmatî¹, lequel donna le jour au superbe Bhadrâsrénya, qui, comme je l'ai dit plus haut, régna sur Bârânasî. Bhadrâsrénya eut pour fils Dourdama ; et Dourdama, le sage

⁵⁰ Le manuscrit de M. Tod termine ici la XXIIe lecture. Ce qui suit forme la XXXIIIe ; celle qui porte ici le n° 33 est sur ce manuscrit la XXXIVe, et ainsi de suite.

⁵¹ A la fin des sacrifices, on fait des cadeaux aux Brahmanes présents : ces cadeaux portent le nom de दक्षिणा, *dakchinâ*.

⁵² C'est le Douchmanta que nous avons vu tout à l'heure, le père de Bharata et l'époux de Sacountalâ. Il paraît qu'il eut deux fils, Bharata et Carouthama

⁵³ Le Pândya est le pays de Maduré ; le Kérala, le Malabar ; et le Tchola, le Tanjore.

⁵⁴ Il paraît que le Gândhâra est le Candahar d'aujourd'hui.

¹ Cette ville était située dans la partie occidentale de l'Inde ; Wilford la place sur les bords de la Narmadâ. En effet nous verrons tout à l'heure le prince Ardjouna prendre ses ébats dans les eaux de cette rivière. Cependant l'Hêhaya est un pays que les tables géographiques mettent plus haut parmi les provinces de l'ouest ; le confondant avec le Kékaya, et le prenant pour le Caboul. Voy. la XCIXe lecture.

Canaca. Canaca fut le père de quatre fils célèbres dans le monde, Critavîrya, Critôdjâs, Critadhanwan et Critâgni. Critavîrya eut pour fils Ardjourna, qui, armé de mille bras², devint le maître des sept dwîpas³, et seul parcourut le monde en vainqueur sur un char brillant comme le soleil. Après dix mille ans d'une pénitence rigoureuse, il avait obtenu de la bonté d'Atri quatre dons merveilleux : c'étaient d'abord mille bras forts et vigoureux⁴ ; c'était la faculté de prévenir avec l'aide des gens de bien les mauvaises pensées des impies, de s'illustrer par ses victoires et sa terrible justice sur la terre, et de terminer sa vie après mille combats heureusement soutenus, après mille ennemis terrassés, au milieu d'une bataille qui couronnerait sa carrière glorieuse.

Par la vertu de la piété du saint Richi, les mille bras de ce prince, ô fils de Bharata, apparaissaient, dit-on, au moment du combat. C'était une espèce de magie : et la terre avec ses sept dwîpas, avec ses montagnes, ses mers et ses villes, ressentit la force terrible d'un semblable vainqueur. On dit, ô Djanamédjaya, que dans les sept dwîpas ce roi fit sept cents sacrifices, suivis de cent mille présents : les poteaux où se trouvaient attachées les victimes, ainsi que les tabernacles⁵, étaient d'or. Ces sacrifices étaient honorés de la présence des dieux assis sur leurs chars divins⁶, et toujours embellis par les chants des Gandharvas et des Apsarâs.

Dans une de ces solennités, un sage Ghandharva⁷, Nârada, fils de Varidâsa, frappé de la grandeur de ce prince, célébra ainsi sa gloire : « Aucun héros n'égalera Cârtaavîrya (le fils de Critavîrya) pour la magnificence des sacrifices, pour sa générosité, sa pénitence, sa force et son instruction. Ceint du cimenterre, couvert de la cuirasse, armé de son arc, porté sur son char, il parcourt les sept dwîpas, et apparaît aux yeux des mortels, recommandé par sa piété. Tout prospère ; il n'est plus ni trouble ni chagrin dans le monde : la puissance et la justice du grand roi protègent ses sujets. Dans son trésor il a rassemblé toutes les pierres précieuses ; maître universel, il a les rois pour vassaux⁸. Depuis cinquante mille ans, ce prince apparaît comme un génie qui veille sur les bestiaux et la campagne⁹, ou

² On lui donne pour cette raison l'épithète de *Sahassrabâhou*.

³ Les Indiens partagent la terre en sept provinces, ou plutôt en sept îles (dwîpas) séparées les unes des autres par un océan particulier. Le Djambhou-dwîpa, qui est l'Inde, occupe le centre. Voyez pour ces notions le tome VIII des Recherches asiatiques.

⁴ Le lecteur comprend que ces mille bras désignent les nombreuses armées de ce puissant monarque.

⁵ J'ai rendu ainsi le mot वेदि, *védi*. Tantôt c'est une place carrée dans la cour d'un temple ou d'un palais, contenant une espèce d'estrade, et couverte d'un toit que soutiennent des colonnes. Tantôt c'est un simple autel, qui peut avoir différentes formes, et sur lequel on place les vases du sacrifice, on allume le feu sacré, on attache la victime. Ainsi s'explique M. Wilson. J'ai suivi le premier sens.

⁶ Ces chars s'appellent विमान.

⁷ La première partie du Brahmvêvarta-pourâna raconte comment le Richi Nârada, fils de Brahmâ, fut condamné à renaître comme Gandharva ou musicien céleste. Ce Mouni passe pour avoir inventé la *vînâ*, qui est le luth indien. Ce luth est composé d'une longue tablette sur laquelle sont tendues les cordes, ordinairement au nombre de sept (on dit même de cent), et dont les deux extrémités portent deux calebasses qui donnent le son.

⁸ Ces idées sont exprimées par les mots सम्राट् et चक्रवर्तिन्, *samrât* et *tchacravarttin*. Le Samrât est un prince suzerain, qui a célébré le sacrifice nommé *râdjasouya*. Le Tchacravarttin est le souverain qui règne sur un *tchakra*, contrée s'étendant d'une mer à l'autre, ou pour mieux dire, qui règne sur le globe car *tchakra* signifie cercle.

⁹ J'ai traduit ainsi les mots पशुपाल : et क्षेत्रपाल :

comme le nuage qui répand la pluie, et tel est l'heureux fruit de sa dévotion (yoga). Avec ses mille bras armés de l'arc formidable, il brille comme le soleil d'automne resplendissant de mille rayons. Vainqueur des fils de Carcotaca, des Nâgas¹⁰ habitant sur la terre, il est venu orner de sa présence la ville de Mâhichmatî. Ses yeux ressemblent aux fleurs du lotus ; et dans la saison des pluies, de ses bras il fend, comme en se jouant, les vagues de cette mer qui couvre la plaine, et les fait reculer devant lui. La Narmadâ¹¹, troublée par ses jeux, se couronne d'écume, et roule ses flots nombreux, agités et tremblants. L'Océan lui-même est ému par le balancement de ses bras, et la terreur va glacer les grands Asouras jusqu'au fond du Pâtâla¹². Les flots sont réduits en poussière humide, les monstres marins tremblent dans leurs retraites : on dirait une tempête soulevant, du fond des abîmes, les ondes écumeuses, et excitée par le souffle du dieu des vents. De ses mille bras le roi agite les flots, comme jadis le mont Mandara, ébranlé par les dieux et les Asouras, battait la mer de lait¹³. A l'aspect de ce roi terrible, les grands serpents tremblent, comme s'ils allaient voir renaître le jour où, effrayés par le mouvement du Mandara, ils assistèrent à la naissance de l'Amrita : ils se lèvent, et restent le front baissé, la tête immobile. Tourmentés par le vent que forment ses bras, vers la fin du jour, les bananiers en frémissent encore ». Ardjourna, après avoir percé de cinq flèches Râvana, tyran de Lancâ¹⁴, le vainquit, malgré les troupes qui l'entouraient, et le chargeant de chaînes, le conduisit à Mâhichmatî. En apprenant que son fils était prisonnier d'Ardjourna, Poulastya vint auprès de lui, et sur sa demande, le Râkchasa¹⁵ fut mis en liberté. Enfin, le bruit de la corde des arcs qui armaient ces mille bras était pareil à celui de la foudre qui, vers la fin de l'année, déchire le nuage. Mais hélas ! la force du fils de Bhrigou¹⁶ abattit ces mille bras tout brillants d'or ; ils tombèrent sous ses coups comme une forêt de palmiers. Le dieu qu'on honore sous les noms de Tchitrabhânou et de Vibhâvasou¹⁷, vint un jour demander l'aumône¹⁸ à ce héros,

¹⁰ Voyez la IIIe lecture, note 48. Ce passage indique bien une race humaine, et non une famille de demi-dieux.

¹¹ La Narmadâ, aujourd'hui le Nerbuddb est une rivière qui sort du mont Vindhya, coule à l'ouest et se jette dans le golfe de Cambaye. Il paraît qu'elle coulait dans les états des princes de Mâhichmatî. C'était une des rivières regardées comme sacrées par les indiens.

¹² Régions inférieures, séjour ordinaire des serpents, que l'on confond avec les Asouras ou les ennemis des Dévas. C'est là que règne Bali, en attendant qu'il devienne Indra dans le ciel.

¹³ Événement fameux dans les fables indiennes, et qui forme le sujet d'un épisode du Mahâbhârata. Le célèbre Wilkins a traduit cet épisode. Voyez ses notes sur le *Bhagavad-gîtâ*.

¹⁴ Nom de l'île de Ceylan.

¹⁵ Par ce mot on désigne Râvana, qui, quoique fils ou petit-fils d'un saint Richi, n'en était pas moins flétri de cette qualification, par laquelle on semble désigner des peuples barbares adonnés au vol ou à la piraterie.

¹⁶ Cette qualité qui convient à beaucoup de personnages, comme nous l'avons vu, s'applique ici à Parasou-Râma, l'exterminateur des Kchatriyas. Ce personnage de race sacerdotale a quelques traits de ressemblance avec Samuel. Il semble avoir été suscité par les Brahmanes pour punir les princes qui paraissaient s'éloigner de la pureté de la foi, autant, qu'il est possible de le conjecturer par l'histoire qui suit.

¹⁷ Ce sont là deux épithètes du feu ou du soleil, dont elles rappellent la splendeur.

¹⁸ C'est ce qu'on appelle भिक्षा, *bhikchâ*. Le Bhikchou ou mendiant suit le quatrième genre de vie religieuse (आश्रम, *âsrama*). Je ne puis m'empêcher de voir dans ce récit l'histoire de l'apostasie d'Ardjourna. Ce prince quitte le culte des Brahmanes pour celui du soleil ou du feu, à qui il consacre tous ses états ; il pousse même le zèle jusqu'à la persécution, et l'asile du chef de l'orthodoxie, de Vasichtha, n'est point respecté par lui. C'est ainsi que je m'explique la colère du Brahmane Parasou-Râma. Une autre légende dit qu'Ardjourna visitant la forêt où vivait le père de Parasou-Râma, Djamadagni, fut défrayé, lui et sa

qui lui donna les sept dwîpas ; et Tchitrabhânou, dans son vif désir de les posséder, brûla tout, villages, cités, campagnes et provinces. Abusant de la générosité du noble fils de Critavîrya, du descendant d'Hêhaya, il incendia même les rochers et les forêts. Bien plus, il dévora l'ermitage solitaire et agréable du fils de Varouna, de l'illustre et vertueux Vasichtha. Ce Mouni, qui portait le surnom d'Âpava¹⁹, transporté de colère, maudit Ardjourna. « O fils d'Hêhaya, lui dit-il, parce que tu n'as pas protégé ma demeure, cet édifice qui t'a coûté tant de peines à élever, sera détruit par un héros nommé Râma, fils redoutable de Djamadagni. Ce descendant de Bhrigou, pénitent et Brahmane, rempli de force et de promptitude, tranchera tes mille bras et te donnera le coup de la mort ».

Ainsi, le prince qui par sa puissance avait maintenu la prospérité dans son royaume et protégé ses sujets par sa justice, par l'effet de la malédiction du saint Mouni, succomba sous le bras de Râma, et trouva, ô fils de Courou, la mort qu'il avait lui-même souhaitée. Il avait eu cent fils : il lui en restait cinq, héros magnanimes, guerriers pleins de force et de courage, couverts de gloire et amis de la justice ; c'étaient Soûraséna, Soûra, Dhrichtokta, Crichna, et le grand Djayadhwadja, roi d'Avanti²⁰.

Djayadhwadja eut pour fils le vaillant Tâladjangha, qui donna le jour à cent enfants appelés de son nom les Tâladjanghas.

Ainsi dans la famille des grands Hêhayas, on distingua les Vîtihotras, les Bhodjas d'Avanti, les Tôndikéras et les Tâladjanghas ; on y compta même des Bharatas²¹ ; famille immense dont il est impossible d'évaluer le nombre.

Vricha et d'autres encore, ô roi, furent de pieux Yâdavas. Vricha fut chef de race : son fils fut Madhou ; celui-ci eut cent enfants, et entre autres Vrichana, qui étendit cette famille. De Vrichana²² vinrent les Vrichnis ; de Madhou, les Mâdhavas ; d'Yadou, les Yâdavas, et, comme nous l'avons dit plus haut, les Hêhayas.

De cette race sont aussi sortis les Soûras, les Soûravîras et les Soûrasénas ; le grand roi Soûraséna a donné son nom au pays sur lequel il a régné²³.

Celui qui se plaira ici-bas au récit de la naissance de Cârtaavîrya, ne perdra point sa fortune, et recouvrera celle qu'il aura perdue.

Telles sont, ô prince, les cinq familles que formèrent les enfants d'Yayâti²⁴, héros nobles soutiens du monde. De même qu'il y a cinq éléments qui formèrent les diverses classes

suite, d'une manière très-libérale ; qu'étonné de cette générosité de la part d'un solitaire qui ne possédait qu'une vache, il apprit que cet animal était la fameuse vache d'abondance, qui fournissait tout ce qu'on pouvait désirer. Il la demanda : le solitaire la lui refusa. En vain Ardjourna en échange offrit son royaume. La guerre éclata entre le prince et le Mouni, qui, malgré les soldats fournis par la vache, fut vaincu et tué. Parasou-Râma le vengea par la mort d'Ardjourna et l'extermination des Kchatriyas. Cette dernière légende me présente encore les traces d'une guerre religieuse. Je ferai aussi la remarque que Cârtaavîrya est un des Tchacravartins reconnus par les Djênas.

¹⁹ Dans une de ses naissances, Vasichtha avait été fils de Varouna, dieu de la mer. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu le surnom d'Âpava (*aquatique*).

²⁰ C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjayanî, aujourd'hui Oudgein.

²¹ Le manuscrit bengali corrige ce mot par celui de *Toumboura*. Le Brahmânda place derrière le Vindhya des contrées appelées Toundikéra et Vîtihotra.

²² Ceci est peu exact : car, dans la lecture suivante, l'auteur va parler des Vrichnis, qui proviennent d'une autre souche. L'étymologie est même ici forcée, car il est difficile de croire que le mot *vrichni* soit formé de vrichana.

²³ Ce passage ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

²⁴ Je ferai remarquer qu'en comparant les généalogies des Yâdavas avec celles des races collatérales, on les trouve fort abrégées. Il est probable qu'un certain nombre de noms en auront été éliminés, ou que la mémoire en aura été effacée. Une autre observation plus importante encore, c'est que plus tard, lect.

d'êtres animés ou inanimés, il sortit aussi de ces cinq fils comme cinq créations ; et le prince pieux et instruit qui se pénètre de ce récit, obtient cinq avantages difficiles à acquérir ici-bas sur la terre, une longue vie, de la gloire, des enfants, de l'autorité et une puissance surnaturelle²⁵ : tel est le résultat du soin qu'il met à écouter et à retenir dans sa mémoire les détails de l'histoire de ces cinq familles.

O fils de Bharata, apprends maintenant ce qui concerne la famille de Crochtou, famille féconde en héros. Crochtou fut un prince pieux et attaché aux pratiques du culte ; et il augmenta le nombre des enfants d'Yadou. Quiconque écoute l'histoire de cette race, est délivré de tous ses péchés : c'est dans cette famille, dans la maison des Vrichnis, qu'est né Vichnou que l'on nomme Hari.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE VRICHNI.

Vêsampâyana dit :

Crochtou eut deux épouses, Gândhârî et Mâdrî : la première lui donna le puissant Anamitra, la seconde Youdhâdjita, et un autre fils nommé Dévamîdhoucha. Ces princes formèrent trois familles, désignées par le nom général de Vrichnis¹.

De l'un des fils de Mâdrî (Youdhâdjita) naquirent deux enfants, Vrichni et Andhaca. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca, animé d'un esprit juste et pieux, eut, dit-on, ô grand roi, le privilège de chasser de devant lui la maladie et la sécheresse. Pendant trois ans, Indra avait refusé la pluie aux états du roi de Câsi² : celui-ci fit venir le vénérable Swaphalca, et partout où ce Mouni paraissait, le dieu du ciel³ envoyait la pluie. Swaphalca obtint pour épouse la fille du roi de Câsi, nommée Gândinî. Cette princesse avait l'habitude de faire aux Brahmanes des cadeaux en vaches. Elle était restée pendant de longues années dans le sein de sa mère. Son père lui dit : « Nais promptement à la lumière, nous t'attendons avec amour et inquiétude ; pourquoi tardes-tu ? ». L'enfant lui

XCIII, nous trouverons une généalogie toute différente de cette famille, qui, au lieu d'être issue de la race lunaire, serait descendue des princes de la dynastie solaire.

²⁵ J'ai ainsi rendu le mot भूति, *bhoûti*, qui au reste veut dire aussi *prospérité, succès*. On entend par *bhoûti* une puissance surnaturelle qui s'obtient par les austérités de la pénitence et les secrets de la magie. Cette puissance consiste en huit facultés merveilleuses, par lesquelles on peut se rendre invisible, changer le cours de la nature, etc. M. Wilson, comme nous l'avons dit plus haut, les détaille dans son Dictionnaire, au mot विभूति.

¹ Pour pouvoir se rendre compte de cette lecture, il faut supposer que le nom de *Vrichni* était un surnom de Crochtou, et que par conséquent les trois branches de sa famille ont dû prendre ce nom. Si on l'attribue uniquement à son petit-fils, dont il va être question dans la phrase suivante, alors on ne sait plus pourquoi l'on dit que Crichna est né dans la famille de Vrichni, puisque de fait il ne descend pas d'Youdhâdjita, mais bien de Dévamîdhoucha : on ne s'explique pas davantage pour quelle raison il est dit ci-après qu'Anamitra fut le plus jeune des fils de Vrichni. Je conclus que Crochtou et Vrichni sont un même personnage, lequel eut pour fils un second Vrichni, qui fut frère d'Andhaca et père de Swaphalca. Le nom de famille, Vrichni, a donc un sens plus ou moins étendu. Dans la lecture XXXVII, il est question d'un autre Vrichni et d'un autre Andhaca, fils de Sâtwata.

² C'est Bârânasi ou Bénarès.

³ Le texte donne l'épithète de *Harivâhana*. Par ce mot on désigne ordinairement Garouda, qui est la monture de Vichnou, autrement de Hari. Ici, c'est un surnom d'Indra, appelé de même *Haryaswa*, parce qu'on le représente porté sur un char que traînent deux chevaux d'une certaine couleur, laquelle se nomme *hari*.

répondit des entrailles de sa mère : « Sivous me promettez une vache par jour⁴ (gândiné), je naîtrai aussitôt. Son père fit cette promesse et lui tint parole.

Swaphalca eut pour fils Acroûra, prince généreux, aimant les sacrifices, vaillant, instruit dans la science sacrée, hospitalier et magnifique en présents. Il lui donna des frères, comme Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchipa, Oupékcha, Satroughna, Arimardana, Dharmadhrik, Yatidharma, Grighramodja, Andhaka, Âvâha, Prativâha, et une soeur nommée Soundarî.

D'Acroûra et de la belle Ougrasênâ, ô fils de Courou, naquirent Praséna et Oupadéva semblables à des dieux.

Les fils de Tchitraca furent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou, Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit, Soubâhou, Vahoubâhou, et deux filles, Sravichthâ et Sravanâ.

De Dévamîdhoucha et d'Asmakî, Soûra reçut le jour. Il eut de Bhodjî dix enfants, dont l'aîné fut le puissant Vasoudéva, nommé aussi Ânacadoundoubhi⁵, parce qu'à sa naissance les tambours retentirent dans le ciel et sur la terre. Une grande pluie de fleurs tomba sur la maison de Soûra. Dans ce monde mortel, rien n'était comparable à lui pour la beauté ; c'était le plus distingué, le plus aimable d'entre les hommes, et son doux éclat était pareil à celui de la lune.

Les neuf autres fils de Soûra furent Dévabhâga, Dévasravas, Anâdhricti, Canavaca, Vatsavân, Grindjima, Syâma, Samîca et Gandoûcha. Soûra eut encore cinq filles, Prithoukîrtti, Prithâ, Sroutadévâ, Sroutasravâ et Râdjâdhidévi. Elles devinrent mères de nobles héros.

Counti, connu sous le nom de Countibhodja⁶, voulut adopter Prithâ. Soûra la remit entre les mains de ce vieux et respectable prince : de là vient qu'elle passe pour sa fille et est appelée Countî. Elle donna le jour à trois des héros Pândavas, qu'elle dut, dit-on, à trois dieux.

Sroutadévâ fut la mère du vaillant Sisoupâla, roi de Tchédi⁷, qui, dans une naissance précédente, avait été Hiranyacasipou, roi des Dêtyas. De Prithoukîrtti et de Vriddhasarman naquit un puissant héros, Dantavakra, souverain de Caroucha⁸. Prithâ, devenue fille de Counti, épousa Pândou. Elle eut de Dharma (dieu de la justice) Youdhichthira, roi juste et habile dans la science des lois. Du dieu des vents elle eut Bhîmaséna ; et d'Indra, Ardjourna surnommé Dhanandjaya, héros fameux dans le monde et doué d'une force égale à celle du prince céleste.

D'Anamitra, le plus jeune des fils de Vrichni⁹, naquit Sini. Sini donna le jour à Satyaca ; Satyaca, à Youyoudhâna ; Youyoudhâna, à Asanga ; Asanga, à Bhoûmi ; Bhoûmi, à Yougandhara : telle fut la postérité d'Anamitra.

⁴ L'auteur, comme on le voit, ne résiste jamais au désir de donner de mauvaises étymologies des noms propres.

⁵ Mot composé de आनक et दुन्दुभिः, ces mots signifient *un grand et large tambour*.

⁶ Le mot Bhodja, qui est le nom d'une famille de princes, semble aussi quelquefois synonyme du mot roi. Gountibhodja veut dire ou le roi de Counti, ou le Bhodja distingué par le nom de *Counti*. Les Bhodjas descendent de Drouhya, fils d'Yayâti : leur ville, Bhodjapoura, était au sud du Gange. M. Wilson la retrouve dans Bhâgalpore. Toutefois la filiation de ces Bhodjas n'est pas bien claire.

⁷ M. Wilson croit que le Tchédi est le Chandail.

⁸ Le même savant reconnaît le Caroucha dans le pays qu'on nommait *Vrihadgriha*, et qu'on représente comme situé derrière les monts Vindhyas, près de la province de Malwa : c'est peut-être le Bundelcund.

⁹ Voyez la note 1 de cette lecture.

Dévabhâga eut pour fils l'illustre Ouddhava : un autre Ouddhava, fils de Dévasravas, passa pour le plus fameux des Pandits. Anâdhrichti épousa Asmakî, dont il eut le glorieux Ninoûrttasatrou. Sroutheadévâ¹⁰ lui donna Satroughna, connu sous le nom de Nêchâdi ; de Nêchâdi, ô grand roi, naquit Écalavya. Vatsavân n'avait point d'enfants ; l'illustre fils de Soûra, Vasoudéva, son père, lui fit adopter, par l'invocation aux eaux¹¹, un héros de la famille de Cousica. Gandoûcha aussi manquait de fils : Vichwakséna lui donna pour enfants Tchârroudechna, Soutchârou, Pantchâla et Critalakchana.

Il y eut plus tard un autre Tchârroudechna, vaillant héros, fils de Roukminî, qui ne vécut que pour les combats, et que des milliers de corbeaux suivaient sans cesse, comptant sur la riche curée de cadavres que Tchârroudechna leur promettait.

Canavaca eut deux ils, Tantridja et Tantripâla. Grindjima donna aussi le jour à deux héros, Vîra et Aswahanou. Le fils de Syâma fut Soumitra. Quant à Samîca, il devint roi ; il se fit redouter, et en sa qualité de Bhodja¹², il offrit le sacrifice royal (râdjasoûya) Il eut pour ils Adjâtasatrou, fléau de ses ennemis.

Écoute, je vais te parler des héros, fils de Vasoudéva.

Celui qui garde en sa mémoire l'histoire de ces trois familles de Vrichnis, si fécondes en rejets fameux, ne connaît jamais ici-bas les embarras de la pauvreté.

¹⁰ Le manuscrit dévanâgari de Paris lui donne le nom de *Dévasravâ*. Ce vers renferme encore un exemple de la signification active du verbe : जनः शत्रुघ्नं देवश्रवा व्यजापत.

¹¹ Je suis ici en contradiction avec W. Jones et le commentaire des lois de Manou, lect. IX, sl. 168. Ils supposent une libation d'eau, उदपूर्वकं, au lieu d'une invocation. Mais j'ai préféré mon sens, après avoir comparé l'adoption par les vents dont il est question dans la XXXIIe lecture, avec celle-ci qui doit se faire par les eaux. L'enfant adopté de cette dernière manière se nomme *datrima*. Je présume que dans la cérémonie religieuse de cette adoption, il y a une invocation aux, eaux, comme dans l'autre il y a des *mantras* adressés aux vents. L'eau est la première des choses créées : l'air et l'eau sont deux des huit formes sous lesquelles on invoque la Divinité. Voyez le prologue du drame de *Sacountalâ*.

¹² Voyez plus haut la note 6.